VOLUME V. WINNIPEG, MAN., MERCREDI, 10 AVRIL 1918 NUMERO 48

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - - - - $1.50
Union Postale - - - - - - - $2.00

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et pub[...] par la WEST CANADA P[...] CO. LTD.
619 Ave McD[...]
Téléphones - - G[...] 1264-4265

LE JOURNAL CATHOLIQUE

Nous tenons à mettre sous les yeux de nos lecteurs les paroles que prononçait ces jours derniers Mgr Roy, le distingué auxiliaire de Québec, en parlant de l'oeuvre du journal catholique au Canada:

"C'est sous Pie X qu'a été fondé au Canada le premier "journal catholique" quotidien. Ce journal a obtenu des bénédictions "particulières de ce Saint Pontife. En août 1914, quinze jours "avant sa mort, Pie X me disait: "Ah! le journal catholique, voilà "mon oeuvre de prédilection. Je suis content que vous en ayiez "un. Je le bénis en votre personne et en la personne de tous ceux "qui y travaillent."

L'oeuvre du journal catholique est, en général, trop peu comprise des nôtres. Les uns voudraient qu'il se contentât d'être un espèce de catéchisme qui se tiendrait toujours dans la seule sphère des choses religieuses, ne touchant que du bout du doigt, et encore très légèrement, les choses de la vie courante. A ce compte, ils se fatigueraient bien vite du journal, et le jour ne serait pas éloigné où on le renverrait, sous prétexte qu'il n'est pas intéressant.

Voilà un extrême.

L'autre extrême consiste à demander au journal catholique de se faire journal politique, de toucher à tous les problèmes qui se rattachent à la politique, mais au point de vue du parti politique auquel on appartient. On confond le journal catholique avec le journal de parti, et, ce qui est pis encore, et procède d'une corruption profonde de la mentalité sur ce terrain, on ne croit pas qu'un journal puisse agir autrement.

La vérité est à mi-chemin entre ces deux opinions extrêmes et erronées. Le journal catholique, celui dont parlait Notre Saint Père le Pape Pie X, de regrettée mémoire, n'est pas un catéchisme quotidien ou hebdomadaire, il ne peut pas plus être l'organe d'un parti politique. Fait pour des citoyens catholiques appelés à vivre leur catholicisme dans des milieux parfois bien divers, il devra rappeler la vérité, mais la vérité vécue chaque jour dans la vie de la rue comme au sein de la famille et au for même de la conscience individuelle. Il suivra l'homme public dans sa vie public, — puisque comme tel il est responsable de ses actes au public. Le journal catholique est une voix publique, et il ne sort pas de son rôle en discutant les actes des hommes publics quels qu'ils soient et à quelque parti politique qu'ils appartiennent. Hélas! la politique touche à tout, même aux questions les plus sacrées qui sont le moins de son ressort: question de mariage, question de propriétés d'églises, questions de l'âme des enfants par l'école.

La politique voudrait tout réglementer seule, sur ce terrain qui n'est pas le sien, ou du moins où elle a peu à dire. Le journal catholique devra donc suivre ces questions jusque dans l'arène politique pour s'efforcer, dans la mesure de son influence, de les en faire sortir pour les placer sur leur véritable terrain. Le catéchisme est une chose, une semaine religieuse est une autre chose, et un journal catholique en est une troisième qui diffère essentiellement des deux premières.

En touchant ces questions, le journal catholique verra à ne jamais descendre dans la sphère étroite et exclusive du parti politique dont le but ultime est de saisir le pouvoir, quand il ne l'a pas, et à s'y maintenir quand il le possède. Cela ne veut pas dire cependant qu'il n'aura jamais à intervenir dans leurs luttes, car il peut fort bien se faire, — cela est même d'occurrence journalière, — que les partis politiques dans leurs courses vers l'assiette au beurre, fassent irruption dans le domaine de la conscience et alors, le journal catholique devra favoriser dans la mesure de ses efforts le parti dont le programme sur ce dernier point offrira le plus de garanties.

Et les catholiques véritablement dignes de ce nom ne verront pas ce travail d'un mauvais oeil, même s'il semble devoir tourner contre le parti de leurs préférences. Agir autrement serait montrer clairement que si on est catholique en théorie, en pratique, — et c'est la pratique qui est important dans les choses humaines, — on est plus politicien que catholique. Grave erreur qui nous a valu, sur le terrain de la vie publique, des déroutes dont se sentira longtemps la Sainte Eglise catholique en ce pays.

ASSOCIATION D'EDUCATION

Nous avons commencé l'étude du problème financier de l'Association d'Education dans notre numéro du 20 mars dernier; qu'on nous permette de continuer cette étude. Pour le grand nombre des nôtres ce sera une révélation, et nous espérons de plus que ce sera un stimulant pour pousser à l'action ceux qui n'ont encore rien fait. Leur abstention est due bien plus à ce qu'ils ont pensé être une absence de nécessité véritable, qu'à l'apathie, mais pour l'Association le résultat pratique est le même, et pour la cause qu'elle s'efforce de défendre au nom de tous, l'effet désastreux est à craindre.

Pour parer au premier danger, disions-nous, il faudrait $2,500 à l'Association, pour cette année, afin de ne pas laisser tarir la source des maîtres d'école. Mais il y a autre chose.

Un des buts de l'Association, celui que lui a assigné la convention générale qui lui a donné naissance, est de surveiller les points les plus faibles, et par là les plus menacés. Elle a vu un de ces points faibles dans le nord de la Province, où Monsieur le Syndic Officiel, qui a mission d'étouffer le français, empêche l'ouverture de classes où le français puisse avoir la place nécessaire, tout en laissant large marge à l'anglais.

L'Association a décidé de donner un octroi de $300 afin de rendre possible l'ouverture d'une école libre où le français puisse être enseigné à nos enfants. Il le faut, si on ne veut pas voir dépérir la vie française dans les petits centres. Nous parlons ici de l'arrondissement scolaire de Fisher Branch.

Il serait de plus nécessaire de donner un coup de main à l'arrondissement scolaire de Le Pas, où les nôtres se sont constitués en école libre pour pouvoir enseigner le français à leurs enfants.

Les nôtres les bonnes paroisses plus favorisées voient immédiatement ce que l'Association d'Education est appelée à faire sur ce terrain, et combien vite la sphère d'action peut avoir à s'agrandir si la persécution scolaire voulait se faire un peu vive. Pour répondre au but de son existence, l'Association doit disposer au moins des moyens élémentaires d'action pratique, et les représentants du groupe français manitobain, réunis en congrès enthousiaste, ne doivent pas perdre de vue que les lendemains de congrès sont parfois moins chauds, et que ceux qui ont reçu mission de continuer les efforts sur le terrain de la vie pratique ont une mission fort lourde et assez ingrate à remplir.

Quelques-uns l'ont compris et ont donné un appui généreux aux officiers généraux. Nous ajoutons volontiers que certains centres, peu nombreux, ont été héroïques, mais il faut dire que la grosse masse de nos forces n'a pas donné, — et c'est cet effort commun qui assurera le succès. L'Association va bientôt faire appel au dévouement individuel. Elle ne compte pas sur une grosse somme de chacun, mais sur une modique somme de tous. C'est ainsi que nous serons forts, et il faut l'être en ce moment, si nous voulons vivre.

Nous avons fait toutes les déclarations voulues, nous avons entré à temps les protêts qui empêchent la prescription d'agir à l'encontre de nos droits; il est fort possible, probable même, qu'un jour ou l'autre nous trouverons l'occasion de faire valoir ces droits devant la justice du pays. Pour le moment, c'est de l'action qu'il nous faut, et la première action est de mettre la main au gousset pour en faire sortir 50 sous ou $1.00. C'est facile: bien peu nombreux sont ceux qui ne peuvent pas le faire; il s'agit d'y penser et de le vouloir effectivement.

S'il y a des tranchées à défendre en dehors de chez nous, pour la liberté des autres, il faut un peu penser à notre liberté comme groupe manitobain, — liberté dont on se moque cyniquement depuis un quart de siècle. Toutes les belles invitations à oublier notre mal pour penser uniquement aux autres ne serviront qu'à nous le faire sentir plus vivement. Sentir son mal est un signe de vie; un malade qui ne le sent pas est perdu, car il est déjà à l'état léthargique dont on ne revient pas.

LE "DROIT"

Le **Droit** d'Ottawa entre alerte et vigoureux dans sa sixième année d'existence. Nous lui offrons nos souhaits de longue vie et notre admiration pour l'oeuvre patriotique qu'il a accompli depuis sa fondation. Sans lui la lutte pour la vie du français dans l'Ontario n'eût guère été possible, et nous savons de quelle importance est pour tout le groupe français du Canada, sa survivance dans l'Ontario.

La théorie de la réserve de Québec est bien chère à certains coeurs, mais elle est trop humiliante pour ceux qui ont découvert, non seulement Québec, mais l'Ontario et tout l'Ouest Canadien, pour qu'elle soit acceptée par ceux qui ont encore du sang français authentique dans les veines.

Pour nous, la question d'Ontario est une question vitale, car Ontario est le trait d'union des groupes de l'Ouest avec Québec. L'oeuvre du **Droit** a donc toute notre affection, et nous l'aimons d'autant plus que nous connaissons mieux que d'autres par quelles épreuves elle a passé. L'oeuvre d'un journal catholique est toujours difficile; bon nombre des nôtres jugent de sa valeur par le volume de la botte de papier qui leur est fournie, et les journaux catholiques ne peuvent pas être des bottes de papier.

Des positions avancées du Manitoba, nous offrons donc au vaillant champion des tranchées de l'Ontario nos meilleurs souhaits de patience et d'endurance. Que le feu de paille se maintienne comme il a duré jusqu'ici. La paille est de bonne qualité; on va probablement s'apercevoir qu'elle vaut le bon érable de nos forêts canadiennes. Le bon érable et le sang français ça se connait, diraient les "poilus". Le **Droit** est de ceux qui veulent la paix mais qui ne peuvent pas la vouloir à tout prix, même au prix de la déchéance.

LA VOIE COURTE

Si les journaux de Winnipeg ne prêtent pas à Monsieur le Ministre de l'instruction publique au Manitoba des paroles qu'il n'a pas dites, il faut reconnaître qu'il s'est vanté de ce qui devrait le faire rougir. Ils lui font dire que sa législation scolaire, jetant à l'égout l'arrangement Laurier-Greenway, était la voie courte pour arriver à la solution d'une difficulté scolaire considérable; et il se glorifie de la trouvaille!!

Toutes les voies courtes ne sont pas honorables. Les Alliés veulent clouer l'Allemagne au pilori des nations pour avoir pris la voie courte qui menait à Paris, par la Belgique. On nous a même dit que l'Angleterre était entrée en guerre pour garantir le traité qui assurait la neutralité de la Belgique.

Monsieur le Ministre pourrait-il nous dire en quoi consiste la différence entre sa voie courte et l'autre? Pour nous, nous n'en voyons qu'une: c'est que l'Allemagne, en prenant sa voie courte, agissait contre un ennemi, — ce qui ne l'excuse pas, certes, — tandis que notre Ministre et ses fidèles suivants ont pris la voie courte contre ceux qui sont appelés à verser leur sang pour la défense d'une même cause.

Dans notre naïveté nous avions toujours pensé que des obligations égales doivent assurer des droits égaux. Ça peut être vrai ailleurs, ce n'est pas vrai au Manitoba.

Mais le Manitoba est le pays des voies courtes, même quand elles mènent au déshonneur. Nous le savions, mais il nous semble que Monsieur le Ministre eût gagné à ne pas se vanter de l'acte, comme d'un éclair de génie. Inutile d'ajouter de plus longs commentaires.

NOTRE-SEIGNEUR

L'autre jour, un numéro de la **Gazette Officielle** du gouvernement du Manitoba nous tombait sous les yeux. Nous y lisions en première page une proclamation du lieutenant-gouverneur, contresignée par le secrétaire provincial, et datée d'un certain jour de l'année 1918, de l'ère de Notre-Seigneur.

Nous nous demandions quel pouvait bien être ce Notre-Seigneur qui figurait ainsi en tête de la **Gazette Officielle**. Comme nos autorités gouvernementales ont pris la peine de mettre 1918, nous avons été obligé de conclure qu'il s'agissait évidemment de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le fondateur du christianisme. Puis, nous sommes tout à coup resté perplexe. Notre-Seigneur Jésus-Christ... mais ça ne se peut pas, car enfin, nos ministres sont des gens censés, ils ne peuvent pas ainsi dire oui et non sur la même question. Honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la première page de leur **Gazette Officielle**, et le bannir de leur département de l'instruction publique; faire soigneusement disparaître son nom de tous les manuels à mettre aux mains des enfants; lui préférer les noms de bêtes, si belles soient-elle, et imprimer ce nom sur la première page de leur **Gazette Officielle**, mais vraiment ce n'est pas possible, il ne doit pas s'agir de Notre-Seigneur Jésus-Christ; un autre Seigneur doit être le leur.

Pourtant, on nous assure qu'il s'agit bien de Jésus-Christ, dans la première page de la **Gazette Officielle**.

Alors, à bout d'arguments, pour expliquer une chose aussi inexplicable, nous nous sommes dit: de deux choses l'une: ou nos gouvernants sont de vilains farceurs qui ne croient pas le premier mot de ce qu'ils impriment en place d'honneur, à la première page de leur **Gazette Officielle**, ou ils vont remettre Jésus-Christ Notre-Seigneur en honneur dans leur département de l'instruction publique et dans les écoles qu'ils dirigent. Il y a peut-être eu conversion à Pâques; attendons.

En attendons, nous conseillons à nos Ministres de mettre leur conduite d'accord avec leurs écritures; ce serait beaucoup plus raisonnable, aux yeux des gens sensés, et beaucoup plus sûr du côté de Dieu. Le Bon Dieu étant plus fort que le diable, il y aurait avantage, surtout en ce temps de guerre, à ne pas servir trop fidèlement ce dernier. Ce n'est peut-être pas l'opinion de ceux qui dominent le département de l'instruction publique, du moins à en juger par les actes des officiers de ce département, nous sommes justifiables de tirer cette conclusion. Si les masques tombaient, quels nez nous découvririons peut-être là-dessous.

Tout de même il nous fait plaisir de constater qu'on pense encore à Notre-Seigneur à la première page de la **Gazette Officielle** du Manitoba; nous ne désespérons pas de le voir passer de là dans les autres départements gouvernementaux pour leur bien et le nôtre.

A DROITE ET A GAUCHE

La conscription en Irlande.

Lloyd George impose la conscription à l'Irlande. Il s'y voit obligé à regret, dit-il, par le chiffre énorme des pertes anglaises au cours de la dernière offensive allemande, la lenteur à arriver en France des troupes américaines. Jusqu'ici l'Irlande a échappé à la conscription. On avait cru plus prudent, au cours de la crise politique qu'elle traverse, de ne pas lui imposer ce régime. Si grand est aujourd'hui le danger allemand qu'il faut des soldats à tout prix et que l'Irlande comme le reste de la Grande-Bretagne devra fournir ses contingents de conscrits.

Comment l'Irlande acceptera-t-elle ce régime? Redmond s'était toujours énergiquement opposé à la conscription. D'ailleurs les Anglais les mieux informés de la situation interne de l'Irlande, admettaient qu'imposer contre son gré la conscription à l'Irlande est quasi impossible. Dillon, successeur de Redmond, affirmait, il y a une quinzaine, que l'Irlande ne se soumettrait jamais à la conscription. Tout son parti a hier exprimé la même opinion. Les journaux de ce matin nous apprennent que les évêques d'Irlande protestent énergiquement contre la décision du gouvernement anglais.

Pour quiconque veut voir et comprendre, il ne fait aucunement doute que toute l'Irlande s'opposera à la conscription. Le nouveau régime n'aura qu'un résultat: exaspérer les individus et donner naissance à un régime d'anarchie et de meurtre. Déjà des députés irlandais, et non pas des têtes chaudes du parti, ont défié le gouvernement anglais et affirmé que dans toutes les villes et tous les villages on résistera par les armes. Le Sinn Fein va faire un bond énorme et s'orienter de plus en plus vers le républicanisme. On y ira par désespoir!

Une lecture rapide du discours de Lloyd George porte à croire qu'il donnera le Home Rule à l'Irlande en même temps qu'il lui imposera la conscription. Non. Lisez attentivement et vous verrez qu'il ne se propose de lui donner que cette mesure d'autonomie qui ne répugnera pas trop aux parties en cause. En blanc et en noir, cela veut dire qu'il se gardera bien de mécontenter les Jaunes de l'Ulster. En pareil cas, il ne saurait rendre justice aux légitimes aspirations de l'Irlande.

Les Irlandais se battront, les Irlandais mourront, mais il y a dix contre un à parier qu'ils se battront et mourront en Irlande même.

• • •

Ces millions de combattants.

Il y a trois semaines c'était sept millions et demi, hier c'était six millions. Et Lloyd George affirme que ni peu ou prou de ces troupes se battent en Mésopotamie, à Salonique ou sur les fronts autres que le front franco-anglais-italien.

Sept millions et demi il y a trois semaines et six millions hier! La marge est plutôt grande. Comment l'expliquer? Surtout comment expliquer que les Anglais détiennent aussi peu du front? Churchill avait-il donc raison d'affirmer que derrière les troupes de première ligne se trouvent des armées de soldats inoccupés? Il faut qu'il en soit ainsi, car si les Anglais avaient au front les millions de soldats qu'ils prétendent y avoir on ne s'expliquerait pas leur dernier recul et le fait que les Français dans toutes les circonstances difficiles ont dû se porter à leur secours et sauver la situation.

L'honnêteté du "Telegram".

Le **Devoir** a souvent noté la malhonnêteté des traductions des journaux anglais de Montréal, surtout de la **Gazette**. Ce mal semble propre à presque toute la presse anglaise, surtout unioniste, de ce pays. Nous en trouvons un joli échantillon dans le **Telegram** du 8 avril. On y trouve le texte suivant, en page de rédaction: "We implore the Government to act in accordance with the gravity of the hour **and the initiators and creators of disorder** with the wisdom which it commands. We implore our compatriots of the English language to put their foot on such **bonfires** as the Sons of Empire would light."

Le **Telegram** affirme traduire là des paroles de M. Henri Bourassa. Il lui tombe dessus à bras raccourcis, l'appelle le traître, poltron, lui prête en un mot toute la turpitude morale dont est pétri le directeur du **Telegram**. A première lecture le texte du **Telegram** nous parut étrange et nous eûmes l'idée de référer au **Devoir** et de comparer la traduction à l'original. D'abord nous avons constaté que le **Telegram** mentait en affirmant que ce texte était de M. Bourassa. Il n'est pas de lui mais de l'auteur du Bloc-Notes. Puis ce texte n'a pas dans l'original le sens qu'il a dans la traduction anglaise. Qu'on veuille bien comparer. Voici le texte français: "Nous prions le gouvernement de se rendre compte de la gravité de l'heure, et d'agir avec la mesure et la sagesse qu'elle demande. Nous prions nos compatriotes de langue anglaise de mettre le pied sur les tisons qu'allument les Sons of Empire."

Comparez et jugez.

Nous ne nous en indignons pas. Nous avons vu mieux. Ainsi, le surlendemain de la première émeute à Québec, n'a-t-on pas vu nos journaux anglais donner à leurs lecteurs la traduction d'un article de rédaction du **Soleil**, lequel article n'a jamais paru dans les colonnes du **Soleil**. S'il était donné au Père du Mensonge de venir dans notre monde moderne, nos journaux anglais le feraient crever de dépit.

• • •

Le "bluff" américain.

Quand l'Amérique déclara la guerre à l'Alemagne, nous eûmes l'impression de voir Tartarin partir pour la chasse aux casquettes. Quand les journaux américains nous contaient les prouesses que les Etats-Unis allaient accomplir en Europe, nous pensions involontairement à Tartarin s'exhibant ses "doubles muscles" pour se démontrer qu'il était une redoutable puissance. Et franchement nous n'avions pas tort. On discute actuellement devant le comité du Sénat américain le progrès accompli par les Etats-Unis dans la construction des aéroplanes depuis leur entrée en guerre. On sait que dans ce domaine de la guerre de l'air les Américains allaient accomplir des merveilles. Ils construiraient 12,000 avions avant le premier juillet 1918 et alors gare à vous, avortons d'Allemagne, l'Uncle Sam vous montrera ce que c'est que la guerre faite à l'américaine. Et ça marchait, et la presse américaine nous apprenait que les constructeurs américains devançaient de cinq mois leur programme, que des centaines d'avions avaient déjà été expédiés en France, patati, patata. Aujourd'hui, il faut déchanter, il faut baisser le caquet. Ce n'est pas 12,000 avions qui seront terminés le 1er juillet prochain, mais bien 38, **trente-huit**; ce n'est pas des centaines d'avions qui ont été expédiés en France, mais **un**.

Il y avait aussi 500,000, 1,000,000, 2,000,000 d'Américains en France, affirmait la presse américaine. Encore une fois, elle paraît avoir été la victime du mirage. Ne nous annonce-t-on pas maintenant que les Etats-Unis auront un million et demi d'hommes en Europe avant la fin de 1918.

Un dessin représentait dernièrement l'Uncle Sam énorme et tenant au bout de son bras tendu une pauvre petite souris. Au bas la légende: "Voici l'effort américain". C'est bien ça. La montagne en travail enfante une souris.

• • •

Encore un! Rien d'étonnant.

Le gouvernement anglais relève de son commandement le général Goug, commandant de la quatrième armée. Son incapacité aurait été cause du désastre des premiers jours de l'offensive allemande. Les critiques militaires allemands l'ont affirmé et s'en sont réjoui. Gough commandait la quatrième armée. Celle-ci fut enfoncée sans coup férir. Les homems résistèrent courageusement et se firent tuer sur place. Ils auraient pu tenir, affirme-t-on, si leur chef eût été un vrai homme de guerre. Décidément l'Angleterre n'a pas de veine. Il n'est pratiquement pas un échec des Alliés qui n'ait pour point de départ la faillite d'un chef anglais. Plus la guerre dure, plus nous constatons que les Alliés ont bien fait de confier la direction suprême à Foch.

1,500,000 AMERICAINS

A la fin de 1918, ce nombre de soldats sera rendu en France

Washington, 4. — D'après le plan des autorités, on aura traversé en France, à la fin de l'année, 1,500,000 hommes. Un grand nombre de troupes américaines iront remplacer en Angleterre celles qui sont en entraînement là-bas et qui se rendront prochainement en France. A mesure que les troupes s'embarqueront, elles seront remplacées dans les divers cantonnements par les dernières recrues, appelées chaque jour au service. Les Etats-Unis ont actuellement une réserve de 2,500,000 hommes, d'après la déclaration faite, hier soir, au bureau de l'intendance général de l'armée. Le problème réside dans le transport de ces conscrits, mais actuellement on mobilise dans tous les ports du Japon, de l'Espagne, du Danemark, etc., les navires nécessaires.

LE COIN DES DAMES

QUEL spectacle édifiant que celui qui s'offrait à nos regards, jeudi dernier! Des foules où se pressaient tous les âges et toutes les conditions adoraient Jésus-Hostie pendant toute la nuit de jeudi à vendredi-saint.

La nuit était idéalement belle et notre cathédrale brillamment éclairée était un point lumineux qui attirait nos coeurs vers le reposoir. Encore tous émus par la parole chaude de l'éminent prédicateur de l'heure sainte, qui n'aurait pas sacrifié quelques heures de sommeil au Dieu de l'Eucharistie?

Dans les tristesses et les angoisses de ces jours d'épreuve, le coeur sent le besoin de s'aprocher du Tout-Puissant et de multiplier ses témoignages de fidélité.

Cette veillée sainte rappelle la veillée des armes des anciens chevaliers qui avait généralement lieu la veille de la Pentecôte. Le chevalier choisi ne se couchait pas et passait la nuit en prières dans une chapelle avec des compagnons d'armes. Ils se tenaient tous debout ou à genoux, toute la nuit, — il leur était défendu de s'asseoir, — jusqu'à l'aube, alors que les imposantes cérémonies de la réception du chevalier commençaient avec une pompe extraordinaire.

Ces veillées de l'ancienne chevalerie ne reviendront plus, mais nous faisons des voeux pour que la veillée sainte soit établie pour toujours dans notre paroisse.

Saint-Boniface, le 1er avril 1918.

ELLE fendait du bois, la vieille fille aux cheveux blancs, et il fallait voir avec quelle rapidité la grosse pile d'épinettes diminuait. La hache grinçait de rage sur les noeuds tortueux et pleins de gomme, mais elle faisait son oeuvre quand même, et les morceaux vaincus s'en allaient vite rejoindre les autres.

—Occupation qui n'a rien de gracieux et d'élégant pour une fille, me direz-vous. Mais, quand je vous expliquerai que la bonne âme fait ce travail pénible par charité, pour aider une voisine malade qui n'a plus d'homme à la maison, vous vous inclinerez comme moi devant cette brave, et vous vous direz: "Que c'est bon, du bon monde, et que je voudrais être capable de suivre cet exemple".

A une petite appréciation de son dévouement, la vieille fille expliqua tout bonnement son action louable: "Il faut bien s'entendre, en ce temps de misère. Ici, les femmes ont bien des ennuis, car presque tous les hommes sont à la guerre; il n'en reste qu'une poignée pour diriger les semences, et il faut bien se dévouer, si nous ne voulons pas crever de faim."

Oui, nous, gens de la ville, nous ne connaissons pas les misères qu'engendre cette terrible guerre dans ces paroisses françaises où tous les forts, les vaillants, ont répondu à l'appel de leur France bien-aimée. Vous voyez des femmes délicates, de frêles jeunes filles portant des seaux combles, courbant sous le poids des fourches remplies de foin.

Le rôle de la femme a bien changé, depuis quelques années, et si la guerre est affreuse, elle a du moins secoué un tas de préjugés ridicules. Maintenant, on est venu à comprendre qu'il n'y a pas de travail avilissant, et la femme peut exercer le métier d'un homme sans déchoir. Et quand ces travaux durs se font par dévouement, elle est loin de descendre, elle monte, elle atteint le sublime.

Cette vieille fille me fait penser à bien d'autres que je connais, possédant un instructif besoin de se dévouer. Elles pensent continuellement aux autres; elles se dérangent à chaque instant pour rendre service aux nécessiteux. Oui, elles méritent bien cet épithète connue "Bonne comme une vieille fille". Si elles se sont résignées à rester filles, c'est qu'elles ont compris qu'en gardant leur liberté elles pouvaient mieux se rendre utiles à leur famille, à leur entourage: prenant soin d'une vieille mère ou d'un vieux père, élevant les enfants orphelins d'un frère ou d'une soeur, ou bien exerçant des oeuvres pieuses. Là, souvent, où le prêtre ne peut pénétrer, où la religieuse de charité serait chassée, les vieilles filles ont leur entrée libre. Elles n'ont pas l'habit religieux, mais elles sont religieuses dans l'âme et en ont tous les dévouements. Ce sont les anges de nos foyers, "les vaillantes du devoir".

Cependant, si dans votre entourage, amies lectrices, vous en connaissez qui sont grincheuses et égoïstes, plaignez-les; un grand chagrin a dû sûrement assombrir leur vie. Elles manquent peut-être d'un peu d'affection, d'un brin de sympathie pour guérir ce semblant mesquin caractère. Aimez-les, appréciez un peu ce qu'elles font, et vous aurez le bonheur de voir une mentalité heureuse sortir de ce visage ennuyé qui n'avait besoin que d'un peu de soleil pour s'embellir.

GERTRUDE.

Les étoffes légères de l'été étant peu dispendieuses, une novice ferait bien de commencer par ces tissus légers; ainsi elle pourra travailler avec plus de confiance.

• • •

La mode n'ayant pas d'exagérations, la femme de taille moyenne peut sans crainte adopter tous les genres courants, mais la femme un peu forte doit mettre de côté la blouse russe et éviter les modèles froncés à la taille.

• • •

Cordons et rubans sont en faveur pour la garniture des robes.

RECETTES

Soupe économique

Ingrédients: 6 cuillerées à soupe de riz; 2 grosses pommes de terre; 1 carotte; 1 navet; 1 gros oignon; gros comme un oeuf de beurre; 2 tasses de lait; 1 pinte d'eau; sel.

Préparation: Mettez dans une casserole l'eau et le riz bien lavé. Coupez en petits morceaux les légumes soigneusement lavés et épluchés. Faites bouillir à feu doux pendant deux heures. Au moment de servir ajoutez le beurre et le lait.

• • •

Mayonnaise nouvelle

Pour 4 cuillerées à soupe d'huile, mettez 4 cuillerées à soupe de crème fraiche, 3 cuillerées à soupe de vinaigre, une cuillerée à thé de moutarde délayée dans un peu d'eau, ainsi que du sel et du poivre au goût. Battez bien jusqu'à ce que cette mayonnaise prenne l'aspect d'une belle crème épaisse.

• • •

Pouding aux fruits

Ingrédients: 1 oeuf; 1 tasse de lait; 1 cuillerée à soupe de beurre fondu; 2 tasses de farine; 2 cuillerées à thé de poudre à pâte; ½ tasse de sucre; 1 cuillerée à thé de canelle; sel et morceaux de pommes, ou 1 tasse de raisins ou autres fruits.

Préparation: Cassez l'oeuf et ajoutez le lait, le beurre, la farine et le sel. Placez dans un moule beurré. Incorporez-y les fruits, saupoudrez avec le sucre et la canelle, et faites cuire dans un fourneau chaud. Servez avec de la crème ou une sauce sucrée.

MAXIMES

Le premier pas vers le bien est de ne pas faire de mal.

• • •

Il faut bien se résigner à vieillir, puisque c'est le seul moyen de vivre longtemps.

• • •

Il n'y a que celui qui mérite un bienfait qui sache le reconnaître.

• • •

Vous vous plaignez d'avoir trop peu de bien? Songez à ceux qui n'ont rien.

QUESTIONS ENFANTINES

De toutes les pièces d'une maison, la chambre à coucher de nos enfants est celle qui est le plus souvent la moins confortable, la plus mal tenue et condamnée à la banalité. Pourtant, ce petit nid humain devrait être aussi beau, aussi mignon, que son occupant. Il devrait être plein de soleil, gai et hygiénique. Point de meubles lourds, de tentures sombres, mais des murs à teintes claires, de la mousseline blanche aux fenêtres, des gravures jeunes, des portraits de parents aimés ou des dessins de fleurs exquises — tout ce qui puisse éveiller dans l'esprit du bébé de jolis pensées et des perspectives agréables de l'avenir.

Les mamans qui ont un peu de moyens et qui sont soucieuses de donner du confort aux enfants achètent des meubles proportionnés à la taille du petit. Des petites chaises basses, une petite table n'ayant aucun angle meurtrier, voilà ce qui est pratique et élégant pour une chambre d'enfant. — Si l'appartement est assez vaste, une grande armoire dans laquelle on peut ranger livres et jouets est une comodité très recherchée. Mais, ce qui constitue le principal meuble de la chambre des tout-petits est bien le lit. Chaque enfant devrait avoir son lit. C'est préférable pour la santé morale et physique.

Enfin, même avec peu de ressources, il est facile de créer pour nos bébés un nid à la fois coquet, pratique et hygiénique.

G.

DE LA MODE

Ce printemps la situation financière qui dicte l'économie la plus stricte, oblige plusieurs de nous à faire nos vêtements et ceux de nos enfants.

Avec les modes simples qui prédominent, il est facile pour toute personne de bonne volonté ayant un peu d'habileté avec l'aiguille, de réussir à confectionner d'élégantes toilettes.

La première chose à faire si vous êtes novice est de choisir un modèle seyant, tel qu'une robe droite ou robe d'une pièce qui est en si grand honneur cette année. Après avoir décidé en faveur de tel genre il faudra prendre ses mesures avec soin et acheter un bon patron. Le montant d'étoffe étant toujours inscrit sur l'étiquette du patron, en suivant ces instructions vous épargnerez la dépense de trop de tissus.

LE CALME REGNE A QUEBEC

Quarante-six détenus ont été remis en liberté par l'hon. juge Langelier. — Cependant la police a fait sept nouvelles arrestations.

Québec, 4. — Les soixante-deux hommes arrêtés par les autorités militaires ont comparu, hier, devant le juge Langelier, en cour de police, sous l'inculpation d'avoir participé aux troubles de lundi dernier; quarante-six ont été remis en liberté au milieu des acclamations de la foule des spectateurs.

Cependant, sur ce nombre, il y en a trente-cinq qui devront donner les preuves qu'ils ne sont pas sujets à la conscription, sans quoi ils devront prendre le chemin de la caserne.

Le juge Langelier a aussi ordonné la mise en liberté de onze prisonniers arrêtés durant ou après les troubles de lundi, et que l'on prétendait être des conscrits insoumis; il fut établi que ces hommes avaient déjà été classés dans la catégorie "E", d'après la loi du service militaire.

Mtre Alleyn Taschereau, représentant les autorités militaires, adressa la parole aux prisonniers libérés et leur demanda de ne pas partir avec des idées de rancune et de vengeance. Il leur dit qu'ils venaient d'être complètement acquittés, et qu'une arrestation dans de telles circonstances ne comportait aucune infâmie.

Un conflit d'opinion paraît s'être élevé entre les autorités militaires ici et le département du procureur-général, à propos de la détention des hommes arrêtés lundi dernier et qui sont encore détenus par le général Lessard qui prétend qu'il ne peut remettre en liberté que ceux qui ne tombent pas sous la loi du service militaire.

Les autorités civiles prétendent que ces hommes, ayant été acquittés par le juge Langelier, doivent être considérés comme des citoyens ordinaires, et avoir le droit de porter leur cause en appel au sujet de leur exemption.

Les autorités militaires, ici, ont reçu une dépêche d'Ottawa leur annonçant qu'un ordre en conseil allait être passé qui légaliserait la détention des conscrits, sous les circonstances actuelles.

Les autres accusés, qui n'ont pas encore été jugés, comparaîtront aujourd'hui en cour de police, sous l'accusation de sédition. Ils ont déjà subi un examen préliminaire devant le juge Langelier qui a remis leur cause à aujourd'hui. Ce sont: William Ayes, Jos. Devarennes, Mendoza Lachance, John Howey, Louis Philippe, Alfred Towers, Gaudiose Loiselle, Adonias Gingras, Adélard Deschênes, Lucien Giroux, Marius Giroux et Donald Dupré.

Les victimes de lundi

Les cadavres des victimes de la tragédie de lundi dernier ont été identifiés. Deux noms ont été donnés par erreur d'identification; ainsi, au lieu de Arthur Laperrière, c'est Honoré Bergeron qui a été tué, et au lieu de George Hamel, c'est Alexandre Bussière.

Ces deux victimes étaient disparus de chez eux depuis lundi, mais leurs parents croyaient qu'ils avaient été arrêtés et qu'ils étaient détenus à la citadelle.

Sept autres citoyens ont été arrêtés, hier soir, par la police et seront accusés de sédition. Il paraît que l'un d'eux est celui qui a coupé les boyaux à incendie des pompiers qui furent appelés pour disperser par l'eau les manifestants.

Ils doivent comparaître en cour aujourd'hui pour subir un examen préliminaire. Ils ont donné leurs noms et leur âge comem suit: Joseph Lamelier, 21 ans; Napoléon Martineau, 32 ans; Pierre Savard, 22 ans; Jules Jolicoeur, 20 ans; Roméo Robitaille, 18 ans; Eugène Marcoux, 37 ans; Louis Gosselin, 32 ans.

Soldats voleurs

Deux soldats ont été pris en flagrant délit de vol sur la personne d'un nommé Guay à qui ils essayaient d'enlever une somme de $72. C'est peut-être une leçon de patriotisme qu'ils voulaient donner à ce Québecois. Guay trouvait sans doute le procédé un peu trop... autoritaire, car il appela un officier qui se trouvait à passer. Celui-ci força les deux soldats à remettre les $72 à Guay qui continua son chemin, très édifié sur la moralité de certains soldats envoyés à Québec pour protéger le public.

Un journal demandait, hier soir, quand les régiments étrangers seraient retirés de Québec. Il n'y a encore rien de décidé à ce sujet. On sait que par ceux-là on entend les régiments venus d'Ontario.

Tout a été paisible dans la ville, hier soir, et la capitale reprend sa physionomie habituelle. Plusieurs citoyens sont sortis hier soir, mais tout rassemblement était absolument prohibé. Après une certaine heure, cependant, les passants étaient accostés par les militaires qui leur demandaient: Où allez-vous? Sur la réponse du citoyen qu'il était dehors pour prendre l'air, la sentinelle lui rétorquait qu'il ferait mieux de retourner chez lui et qu'il y serait plus en sûreté.

La surveillance des gares de chemin de fer se continue; il en est de même pour les endroits où se trouvent les armes, de la dynamite. Plusieurs détectives fédéraux, y compris l'inspecteur Giroux, sont arrivés à Québec hier. Il y a aussi plusieurs détectives provinciaux.

Une pilule qui a prouvé sa valeur. — Ceux qui ont un faible estomac trouveront du soulagement dans les Pilules Végétales de Parmelee parce qu'elles aident au bon fonctionnement de l'estomac et du foie. Le mauvais fonctionnement de ces deux organes est une maladie des plus déprimantes. Les dyspeptiques connaissent bien ces pilules et les estiment à leur juste valeur. Elles ont soulagé des milliers de personnes, ce que n'avaient pu faire d'autres remèdes.

L'APPEL DE LA CLASSE B

M. E.-L. Newcombe, sous-ministre de la Justice, a déclaré que rien de définitif n'a été fixé encore relativement à la manière dont on traitera les appels d'exemption des hommes de la catégorie "B" qui vont être appelés sous peu, ainsi qu'on l'a officiellement annoncé samedi.

"Toute la question est actuellement à l'étude au Conseil du service militaire et au ministère de la Justice, dit-il, et nous n'avons encore pas arrêté de plan pour l'emploi des hommes de la catégorie "B", ni fixé la date exacte où ils seront appelés.

CONFLIT ENTRE LES AUTORITES JUDICIAIRE ET MILITAIRE

Les autorités militaires refusent de libérer 51 détenus absous par le juge Langelier. — De nouvelles arrestations sont faites. — Un service secret fonctionne dans la vieille capitale.

Québec, 4. — Une sérieuse situation existe du fait d'un conflit entre les autorités judiciaires et les autorités militaires: les soldats ont arrêté, avant-hier soir, 62 individus inculpés de s'être attroupés; 11 ont été amenés devant le juge Langelier et ont été libérés séance tenante; le tribunal a ordonné la libération également des 51 autres détenus à la citadelle, mais les autorités militaires refusent d'obtempérer à cet ordre. Celles-ci, pour couvrir leur attitude en violation des ordres de la cour, comptent sur le décret d'un arrêté ministériel spécial qui les couvrira et rendra le tribunal impuissant. Les accusations contre les détenus ne sont pas d'un caractère grave, mais comme plusieurs semblent être de la classe A et B, on veut les examiner et leur faire endosser sans plus de façon l'uniforme khaki, s'ils sont trouvés aptes au service militaire et les verser immédiatement dans l'armée. Si cela arrive, on peut s'attendre à une pluie d'habeas corpus.

Un autre cause de malaise vient de la crainte que les jurés du coroner, qui vont avoir à se prononcer sur la mort des victimes de la fusillade de lundi, rendront un verdict de meurtre contre les soldats. Advenant une telle conclusion, on prétend que le général Lessard a l'intention de proclamer la loi martiale pour couvrir les actes de ses troupes. On ne sait pas ce que vaudrait cette décision, dont les effets rétroactifs seraient nuls, au dire de plusieurs juristes. Dans tous les cas, le gouvernement peut toujours décréter un arrêté ministériel couvrant toutes les actions du général Lessard et ses soldats, c'est probablement ce qui va arriver.

Les nouvelles arrestations

Après d'actives recherches, des individus considérés comme les chefs des émeutes ont été coffrés. On les accusera d'avoir fomenté la révolte. L'un des inculpés aurait coupé le boyau à incendie lorsque les pompiers reçurent l'ordre de disperser la foule qui attaquait les officiers du gouvernement fédéral.

Appliqué sur un cor ou une verrue, le Holloway's Corn Cure frappe à la racine et l'excroissance tombe sans blesser la peau.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

IIe DIMANCHE APRES PAQUES

(S. Jean, X, 11.16)

En ce temps-là, Jésus dit aux pharisiens: Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, et celui qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, ne voit pas plus tôt venir le loup, qu'il abandonne les brebis et s'enfuit, et le loup les ravit et disperse le troupeau. Or le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire et qu'il ne se met point en peine des brebis. Pour moi, je suis le bon Pasteur, je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît, et comme je connais mon Père; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie: il faut que je les amène aussi; elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur.

QU'AI-JE DONC FAIT AU BON DIEU POUR QU'IL ME TRAITE AINSI?

Ce cri échappe, je l'espère, à l'inconscience, — car autrement il serait un blasphème; — naguère je l'ai entendu, et alors, une fois de plus, j'ai touché du doigt combien le rôle de la souffrance est peu compris.

C'est là en effet un problème ardu, troublant, qui mérite toute notre attention, car il est toujours d'actualité. Voici quelques réflexions fort simples mais lumineuses; lisez-les comme vous croquez un bonbon, laissez-les fondre dans votre esprit, le pénétrer, l'éclairer. Puis conservez-les précieusement pour les relire au besoin.

D'où vient la souffrance?

Tout d'abord, sachez-le, si nous souffrons, ce n'est pas Dieu qui l'a voulu. Dans l'état originel, jamais la souffrance ne nous aurait touchés de sa dure main. Elle est un reliquat du péché, comme certaines infirmités sont un reliquat de la maladie.

La révolte originelle nous a faits tomber sous le coup des lois naturelles et de la malice de nos semblables, et nous a rendus sensibles à leurs atteintes. C'est l'**impassibilité** originelle perdue.

Avouons cependant que beaucoup de croix nous seraient épargnées, si nous avions moins d'amour-propre. L'origine de nos peines est souvent dans notre caractère: n'en accusons ni Dieu ni les hommes.

Tous souffrent

Depuis lors, tous sont sujets à la douleur, elle n'épargne personne. "Les biens et les maux, dit Mgr de Ségur, sont une loterie où chacun tire de bons et de mauvais numéros. Les maux pleuvent indistinctement sur tous, comme les balles sur une armée."

Dieu en effet n'est pas obligé de suspendre en faveur du juste les lois naturelles. Il grêle. Doit-il épargner l'homme vertueux? Un train déraille. Doit-il épargner l'honnête citoyen? Mais alors le miracle deviendrait la règle générale: Dieu serait obligé d'intervenir à tout propos: ici de parer des coups, là de réchauffer la température, ailleurs d'arrêter les torrents. Qu'il le fasse parfois, c'est certain, mais pourquoi ne le fait-il pas toujours?

Si chaque action vertueuse était payée par quelque avantage temporel, l'homme n'agirait plus que par intérêt naturel. Si la main du voleur devait se dessécher en touchant l'objet convoité, où serait la liberté? On s'abstiendrait du vol, comme on s'abstient de plonger la main dans le feu. Que la vertu soit parfois récompensée et le vice puni, je l'admets, mais non toujours ni sur le champ.

Donc, les bons comme les méchants sont exposés aux morsures de la douleur. Tous nous sommes sujets à la calomnie, à l'injustice, au vol, au meurtre, comme aux frimas, aux accidents, aux maladies, à la mort; non pas parce que nous sommes des justes ou des pécheurs, mais parce que nous sommes des hommes.

On ajoute, ce qui est plus grave:

Le juste est malheureux;
Le crime est heureux.

Si le fait était vrai, que conclure? Sinon que Dieu doit à sa justice de nous donner une autre vie pour récompenser l'homme de bien.

Que conclure encore? Que le bonheur du méchant est une récompense pour les actes honnêtes qu'il a accomplis. C'est son paradis, qui, hélas! ne sera pas éternel.

Que conclure enfin? Sinon que les biens temporels n'ont pas grand prix aux yeux de Dieu, puisqu'il les donne parcimonieusement à ses amis et les prodigue à ses ennemis. Voilà toutes les conclusions qu'on peut raisonnablement tirer.

Mais est-ce vrai que le juste soit plus malheureux que le méchant? Prenons un cas. Les maladies, aux yeux des hommes, passent pour un malheur. Le juste y serait-il plus sujet que le méchant? Remontez aux causes des maladies. Sans doute elles sont souvent le résultat d'une loi générale; mais combien proviennent des désordres personnels ou de ceux des parents? Sénèque, un vieux d'autrefois, disait: "Vous êtes étonnés du nombre des maladies? Comptez les cuisiniers!"

La vie réglée, sobre, honnête met à l'abri de bien des misères que ne connaissent que trop les viveurs; elles s'attachent à eux et à leurs descendants comme un second péché originel, va vicier leur postérité.

Cela n'empêche point, réplique-t-on, que le méchant a plus de chances de faire son chemin. Or, l'argent procure le plaisir.

Que l'injustice réussisse parfois, je le concède. Qu'elle réussisse toujours et pour toujours, je le nie. "Pourquoi, se demande Alex. Dumas, pourquoi croit-on que le mal l'emporte sur le bien?"

"Parce que, répond-il, on ne regarde pas assez longtemps."

Pour peu qu'on regarde longtemps, on voit que le plaisir tue plus de gens que la guerre, et que le viveur paie ses plaisirs bien cher, quand il ne les paie pas de sa vie. Ce ne sont pas les honnêtes gens et les saints qui se suicident de tristesse et de désespoir; ce sont les jouisseurs, ces hommes prétendus heureux. Ici, rappelez vos souvenirs. Quelles sont les familles à vous connues, qui prospèrent et vivent dans la paix? Quelles sont celles où l'on souffre le plus? Vous constaterez que le peuple dans son gros bon sens l'a compris et admirablement résumé en deux phrases: "Bien mal acquis ne profite jamais." "Les passions sont les bourreaux de l'homme."

Donc, si les biens et les maux sont communs aux bons et aux méchants, ces derniers n'ont pas toujours un lot de faveur, tout au contraire.

Pourquoi?

Mais enfin pourquoi Dieu permet-il la souffrance?

Cherchons la clef du mystère?

Si Dieu n'a pas fait la souffrance, il faut bien le reconnaître, il la permet, mais pour l'utiliser merveilleusement, à notre avantage, tirant le bien du mal, comme on transforme un poison violent en un stimulant énergique. Avec un tact, un art merveilleux, il s'en sert tout d'abord pour éclairer les âmes et les ramener à lui.

Elle éclaire. Faits pour Dieu, nous nous enlisons vite dans les choses du temps. Nous construire ici-bas un petit nid, y couler des jours bien chauds, voilà le rêve de notre coeur. Or, l'épreuve qui secoue ce nid nous force à ouvrir les yeux, à les lever en haut, car, comme le dit Mgr Bougaud: "Vous n'empêcherez jamais les yeux mouillés de larmes de se tourner du côté du ciel."

D'ailleurs les faits sont là. A combien d'hommes emportés par le plaisir, étourdis ou aveuglés par les affaires, à combien, dis-je, les chagrins, les maladies, les deuils, les revers, les déceptions ont ouvert les yeux? Combien la douleur a éclairés sur le néant de la vie! Combien qui aujourd'hui sont au ciel, et qui se seraient à jamais perdus, si l'épreuve ne les avait pas visités, si elle ne leur avait pas ouvert les yeux par des secousses douloureuses, sans doute, mais salutaires?

Là ne se borne pas son rôle. La souffrance a une mission expiatoire.

Elle expie. Dieu qui est miséricorde cherche à pardonner. Sa justice se contente ici-bas d'une satisfaction légère sans proportion avec celle de l'au-delà.

Or, qui oserait jeter les yeux sur les pages de sa vie, sans y lire presque à chaque ligne de déplorables défaillances? Ces dettes, il faut les effacer du livre de compte, pour n'avoir pas à les solder plus tard, alors que la miséricorde divine n'exercera plus ses droits. Et Dieu permet la douleur. Elle devient l'éponge dont sa main divine se sert pour effacer, éponge rugueuse, sans doute, mais purifiante.

Aussi quand la croix nous meurtrit l'épaule, regardons nos dettes et, si nous sommes sages, nous comprendrons que **les souffrances sont les miséricordes du bon Dieu.**

D'ailleurs cette vertu expiatoire de la douleur rejaillit, au besoin, quand Dieu le veut, sur les âmes qui nous sont chères et sert de contre-poids à leurs misères.

On s'étonne parfois des lenteurs de Dieu à frapper les coupables; on s'en scandalise. C'est qu'on ne voit pas tout. On constate la faute, mais non l'expiation. Or, et vous ne l'aviez pas remarqué, il y a dans ce foyer une femme qui souffre, des enfants qui pleurent et qui prient. Leur douleur silencieuse, résignée, volontaire même fait contrepoids aux fautes d'un pauvre égaré. Regardez encore et vous trouverez quelque âme aimante et sainte, qui sert de paratonnerre; elle attire sur elle la foudre qui sans doute lui meurtrit le corps et le coeur, mais épargne l'être aimé. Ah! heureuses ces victimes généreuses! heureux ceux qui servent d'enjeu à leur charité!

Mais pénétrons plus avant dans les desseins divins, et la souffrance nous apparaîtra, dans son rôle sublime, comme une source de gloire.

La souffrance **enrichit.** Si Dieu la permet, c'est pour centupler rapidement nos mérites.

Qu'ai-je fait au bon Dieu? murmure le chrétien aveugle. Mais les martyrs, mais les saints, mais la sainte Vierge mais Notre-Seigneur que lui avaient-ils fait? De tout temps Dieu fait mûrir ses privilégiés au soleil de la douleur; toujours elle a été l'atelier où s'ébauchent les saints. Car la douleur détache l'âme, la grandit, l'unit au grand meurtri de la Croix. Quand Dieu broie ses amis sous la verge, c'est pour en faire jaillir comme d'une gerbe, des fruits d'abandon, d'humilité et d'amour; c'est pour que le chrétien ne cherche pas d'autres épaules, d'autre coeur pour se reposer, que les épaules sillonnées par les fouets et le coeur ouvert de Jésus. C'est pour que, crucifié avec le Christ, le chrétien en prenne de plus en plus les traits, les sentiments, la ressemblance; car ceux que Dieu a prévus devoir être sauvés, ils les a vus conformes à son divin Fils. Et la souffrance est le ciseau merveilleux qu'utilise l'Artiste divin. Chaque coup qui atteint le corps, l'esprit et le coeur, accentue la ressemblance avec l'idéal et vaut à l'âme un poids immense de gloire.

Aussi, écoutez un saint, le curé d'Ars: "Nous sommes si ennemis de tout ce qui nous contrarie, que nous voudrions toujours être dans une boîte de coton. Si nous étions sages, c'est dans une boîte d'épines qu'il faudrait nous mettre et ne jamais en sortir. Nous devrions courir après les croix, comme l'avare court après l'or."

Après cela, est-il nécessaire de dire à des chrétiens comment souffrir?

Comment souffrir?

Nous venons de le voir, la tribulation dans la pensée de Dieu, qui la permet, est un présent. Cependant, nous voudrions, quand elle arrive, la jeter par la fenêtre ou lui fermer la porte. C'est une visiteuse naturellement antipathique, de plus elle est opiniâtre. Nous aurons beau faire, elle nous visitera; recevons-la donc au moins poliment, avec résignation, sinon avec satisfaction.

Mais une politesse froide et tristement résignée ne suffit pas. La croix meurtrit les épaules quand on la traîne; portons-la, autant que possible, le coeur allègre.

Acceptons-la telle que Dieu nous l'offre, avec sa longueur, sa largeur; n'en rognons rien; la mesure de notre croix, sera, si nous le voulons, la mesure de notre béatitude. Ajustons notre volonté à celle de Dieu. Je veux tout ce que Dieu veut, comme il le veut, parce qu'il le veut et aussi longtemps qu'il lui plaira.

Montons plus haut encore, montons jusqu'à l'amour. "Les gens du monde, disait le curé d'Ars, se désolent quand ils ont des croix, les chrétiens se désolent quand ils n'en ont point." C'est que les chrétiens le savent: Notre-Seigneur ne se sépare pas de la croix. Quiconque veut aimer Jésus, doit consentir à souffrir.

"Il n'exige point de nous d'aimer les coups, mais de baiser la main qui les donne. Et cette main qui frappe aujourd'hui, nous serrera bientôt sur le coeur de Dieu. L'amour d'un Dieu crucifié nous poussera peu à peu à l'amour de la croix et nous dirons avec tant d'âmes héroïques: "Voici le meilleur jour de ma vie, je n'ai jamais tant souffert et c'est pour Dieu que je souffre."

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."

L'ESPRIT DES AUTRES

Toto revenait de sa pension en pleurant:

—Je ne veux plus aller à c't'école-là!

—Pourquoi?

—Ils veulent m'apprendre un tas de choses que je ne connais seulement pas.

• • •

Deux époux comparaissent devant le commissaire de police pour s'être battus sur la voie publique. Un ami les accompagne.

"Avez-vous vu le commencement de la querelle? demande le magistrat à l'ami.

—Oui, Monsieur le Commissaire, il y a deux ans.

—Comment, deux ans!

—Oui, j'étais témoin à leur mariage.

• • •

Entre époux

La femme. — Mais, citez-moi donc une belle action de votre vie?

Le mari. — Ma chère, je vous ai empêché de mourir vieille fille et c'est déjà bien quelque chose.

FAITS ET FAITS

Aux élections du 17 décembre 243,473 votes ont été déposés contre la conscription, dans la province de Québec, sans referendum. Dans la province d'Ontario, il y eut 268,218 bulletins du même genre, et 248,316 dans les autres provinces prises ensemble. C'est dire qu'en dehors de la province de Québec, il y eut 516,534 votes contre la conscription, sans un referendum, plus du double des bulletins québecois. Ces faits devraient modérer un peu l'empressement à imputer à la province de Québec et incidemment aux catholiques du Canada, l'opposition à cette mesure. En face de tels faits, la province de Québec mérite tout ce qu'on a répété contre elle. Mais pourquoi dire "en face de tels faits"? La falsification est-elle assimilable à la réalité? — Cf. **The Casket**, Antigonish, N. S., 14 mars 1918.

PHASES DE LA LUNE

Avril

Dernier quartier, le 4, à 8 h. 33 du matin.

Nouvelle lune, le 10, à 11 h. 34 m. du soir.

Premier quartier, le 17, à 11 h. 8 m. du soir.

Pleine lune, le 26, à 3 h. 5 m. du matin.

NOS SAINTS PATRONS

Avril

13. Dimanche—II. après Pâques. Sol. de l'Ann.
15. Lundi—S. Abdon, évêque.
16. Mardi—S. Benoît-Labre, conf.
17. Mercredi—Sol. de S. Joseph, époux de la B. V. Marie.
18. Jeudi—S. Amédée, servite.
19. Vendredi—S. Elphège, év.
20. Samedi—S. Sulpice, martyr.

CALENDRIER RELIGIEUX DE L'ANNEE

Jours d'obligation

Tous les dimanches de l'année; la Circoncision de Notre-Seigneur, 1er janvier; l'Epiphanie de Notre-Seigneur, 6 janvier; l'Ascension de Notre-Seigneur, 9 mai; La Toussaint, 1er novembre; L'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, 8 décembre; Noël ou la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre.

Jours maigres ou d'abstinence

1o Tous les jours des Quatre-Temps de l'année. — 2o Tous les vendredis de l'année, excepté ceux où se célèbreraient les fêtes de Noël, de la Circoncision, de l'Epiphanie, de la Toussaint et de l'Immaculée-Conception. — 3o Les jours des Vigiles où l'on observe le jeûne. — 4o Le Mercredi des Cendres. — 5o Tous les mercredis du Carême. — 6o Le Samedi-Saint jusqu'à midi.

Jeûnes d'obligation

1o Les Quatre-Temps, qui tombent cette année, les 20, 22 et 23 février; — les 22, 24 et 25 mai; — les 18, 20 et 21 septembre; — les 18, 20 et 21 décembre. — 2o Le Carême tout entier, excepté les dimanches. — 3o Les vigiles de Noël, de la Pentecôte, de l'Assomption et de la Toussaint. Il n'est plus défendu, au même repas, de prendre de la viande et du poisson. — On peut aussi échanger la collation du soir avec le dîner. — Le jeûne et l'abstinence le Samedi-Saint cessent après le midi de ce jour.

Temps ou la célébration solennelle des mariages n'est pas permise

Depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'à Noël inclusivement, et depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de Pâques inclusivement.

Roman de La Liberte No 6

APRES L'OPTION

PAR

ROGER DUGUET

Quelque temps, il resta au dehors, contre la façade d'où sortaient malgré les persiennes closes des éclats de rire et de romances.

La lueur des lustres filtrait par les ouvertures, comme un rayon de joie à travers des paupières heureuses. Le piano riait derrière ses volets de fer, qu'on avait poussés tout à l'heure avant la sortie des ateliers et qu'on avait craint un moment de voir fracasser. M. Dietricht était d'un optimisme qui n'excluait pas la prudence. Il est bon de se garder, et la valse de salon la plus joyeuse peut éveiller soudain, dans la nuit d'à côté, un écho lugubre:

Ça ira, ça ira,
Tous les bourgeois on les pendra.

Fritz s'éloigna, la tête bourdonnante et le pas hésitant, dans l'ombre.

CHAPITRE V

Scrupules

Il était tard à présent.

Sur le chemin couvert des bords du canal, les branches gigantesques des platanes gémissaient dans la nuit. L'eau sombre et morte dormait sans un murmure entre les berges. Pas un reflet d'étoiles. Nul passant. Le silence. Et Fritz marchait, sans y prendre garde, cherchant en vain par où commencer de réfléchir. Les pensées se pressaient, se bousculaient, incohérentes et contradictoires, sous son front, et, ne trouvant pour s'écouler ni la voie d'un raisonnement suivi, ni d'une volonté commencée, elles bouillonnaient dans sa tête, comme un mauvais mélange au fond d'une chaudière mal close. Tantôt ici, tantôt là, crevaient et fusaient des jets de vapeur brûlants et troubles:

—Chef d'atelier! Mon établissement! Berthe! Mon père! Varlet... Deschamps... L'Alsace qu'on va haïr encore!... Pourtant, ce serait la revanche. Ceux qui se sont moqués de moi en pleureraient de rage, et je les vois grincer des dents... C'est aussi un service à rendre à des amis. Franz, Wilhem, je les prendrais avec moi. Je nommerais contremaître Frédéric... Il n'y aurait plus personne pour me reprocher rien: tous ceux-là seraient mes obligés. Je commanderais à mon tour... Et j'épouserais Berthe Dufilleur!... Est-ce que vous croyez qu'elle refusera un chef d'atelier?... Mais, c'est égal, quel singulier métier l'on me fait faire!... Fritz, Fritz Rohly, penses-y bien! Je ne demandais pas mieux que de continuer à travailler avec tout le monde; mais travailler malgré eux, contre eux, leur voler leur place!... Toute réflexion faite, non, je ne peux pas! C'est bête, et je me perds peut-être; mais ce serait une malpropreté. Je ne la ferai pas.

Sa formule lui revenait aux lèvres désespérément:

—Etre un Français comme tous les autres.

Et je ne sais quelle voix, qui n'était pas celle de la logique, que l'abbé Schuman eût trouvée d'une morale téméraire peut-être, et qu'il n'eût point osé approuver, mais qui était celle des solidarités ouvrières et de la conscience des humbles, criait à Fritz:

—Que pour prendre rang à tout jamais dans la grande famille populaire française, il fallait la suivre, sinon dans ses erreurs et dans ses fautes, du moins dans ses épreuves, partager ses misères, fussent-elles volontaires ou méritées!

L'Adoption complète était au prix de ce sacrifice.

Et, par la nuit des quais, par l'ombre opaque des ruelles, Fritz Rohly fuyait désespérément les tentations de sa nouvelle fortune et le sourire même de Berthe, en se répétant:

—Non, non, je ne ferai pas ça...

A la maison alsacienne, son père silencieusement l'attendait en tirant le ligneul. La lampe fumait devant lui sur une forme de fer. Les murs de l'étroite échoppe, garnis de casiers pour les pointes, pour les cuirs, pour le cirage, étaient noirs de stigmates de poix. Un relent de crasse flottait. Aux pieds du vieux savetier, gisait un tas informe de souliers lés, de pantoufles percées, il empoignait au hasard quelqu'une de ces piteuses chaussures, atteignait à portée de la main, sans y regarder, son alène ou l'un des fils poissés qui pendaient à un clou, besognait à la hâte et rejetait derrière son dos le soulier réparé. Côté du vieux, côté du neuf! Le neuf n'était au reste qu'un rafistolage, que le cordonnier ne prenait même point la peine de cirer. Souliers d'enfants, sabots de vieillards, chaussures de fatigue et témoins de misère: archives du passage des pauvres sur les chemins de la vie!

Le message de M. Diedricht avait fait marcher la tête du père Rohly, depuis le départ de Fritz.

Elisa aussi attendait son cousin avec impatience.

Elle achevait de replacer la vaisselle ébréchée dans les placards de la salle à côté, lentement. Parfois, sa figure apparaissait vague et blanche, rapide comme une vision, au carreau, terni, encastré en plein bois de la porte basse, au bout de l'échoppe; puis elle s'évanouissait dans l'ombre.

Car Elisa, décidément, continuait d'aimer son cousin Fritz. Elle avait dix-huit ans tantôt et était résolue à devenir tout à fait la fille de son brave homme d'oncle. Les derniers événements avaient redoublé une affection qu'elle ne cachait plus, malgré les froideurs du jeune homme, et la démarche de ce soir l'intéressait à plus d'un titre.

Dès les premiers mots de l'Alsacien, le vieux Rohly fut ébloui. Son poinçon resta en l'air, et il regardait parler Fritz comme pour s'assurer que celui-ci ne mentait point; l'autre, au contraire, restait sombre. Il dit ses scrupules. On le sentait prêt à éclater en pleurs comme un enfant.

—Comment! dit le père. Tu ne vas pas laisser passer cette occasion-là, j'espère? Tu es fou, ma parole!

—Vous-même, mon père, ne nous avez-vous pas rappelé l'autre jour que c'est par des procédés pareils que nous nous étions rendus odieux? Est-ce que vous ne vous souvenez plus?... Dès que notre intérêt est en jeu, vous souciez-vous du renom de l'Alsace, et de l'avenir, et de tout?...

—C'est que je suis ton père, dit le vieux. On ne voit pas pour ses enfants comme pour soi. Chef d'atelier, songe donc! Tu es jeune, c'est de toute ta vie que tu vas décider. Va, crois-moi, que nous importent les gens d'ici! Ceux qui t'insulteraient le plus après ton sacrifice seront les premiers, si tu acceptes, à lécher tes bottes de maître. Sois-en sûr! J'ai de l'âge, j'ai vu la vie, et c'est triste à dire, mais les hommes sont ainsi faits.

—Pourtant, vous, mon père, à ma place, sachant ce que vous savez, auriez-vous accepté, il y a trente ans?

Le vieux baissa sa barbe confuse et chercha le biais. Il ne pouvait renier toutes ses idées, tout son passé. Il bredouilla:

—Moi, vois-tu, ça n'était pas la même chose!

—L'auriez-vous fait? répéta Fritz impatienté.

Un moucheron, attiré par la lumière, volait autour du verre crasseux de la lampe; l'on entendit ses ailes battre contre les parois brûlantes:

—Non, bien sûr... peut-être! disait enfin le père. Mais, moi!

Fritz ouvrit brusquement la porte, surpris par un bruit de jupes qui s'envolaient à travers la salle. Elisa écoutait aux serrures!

Il prit du papier et écrivit sur le pied du lit, tant bien que mal:

Monsieur Diedricht,

Vous avez été bon pour moi et je vous remercie. Mais je ne peux faire ce que vous m'avez demandé. On nous déteste déjà trop. S'il y avait des coups, des malheurs, je l'aurais toute ma vie sur mon âme. Je ne veux pas servir d'exemple à ceux qui nous haïssent, ni lorsqu'on leur demandera: "Pourquoi en voulez-vous tant aux Alsaciens?" qu'ils me montrent et disent: "Voyez celui-ci!" ni que mon nom résume tous nos torts. Je ne profiterai point de la faute des autres.

A quoi bon, d'ailleurs? Ce n'est pas seulement l'atelier No 8, c'est toute l'usine, je le crains, qui, dans quelques jours, sera en grève. Voulez-vous que j'assume une tâche inutile?

Non pas que j'aie peur, et vous le verrez bien.

Quoi qu'il arrive, je reprendrai après-demain ma place à l'usine, mon humble place d'ouvrier. Celle-là, personne ne peut m'empêcher de m'y tenir.

Excusez-moi et veuillez agréer mon respect.

Fritz Rohly.

—L'imbécile! gronda le patron, lorsqu'il reçut le lendemain cette missive. Il rate sa partie, tous les atouts en main. Va, va, mon bonhomme! Tant pis pour toi. Tu peux te présenter à présent, tu ne feras pas de vieux os chez moi.

Il était froissé aussi de ce que le papier à lettres de Fritz Rohly ne fût pas d'un format plus respectueux.

CHAPITRE VI

Jour de noces

Ce fut presque le seul nuage qui gâta cette belle journée.

Monseigneur avait été charmant le matin pour les jeunes époux. La chapelle épiscopale, un peu sombre, était ornée de lustres à giorno. Il y avait profusion de plantes d'appartement: thuyas, palmiers, catalpas, cocos, arbustes réguliers, décoratifs, qu'on dirait artificiels et délicatement ouvragés. L'abbé Schuman assistait à la cérémonie, d'un coin de l'autel, et M. Dietricht lui fit un salut amical de la tête, en passant, à l'offrande. Le cortège ne [illegible]

En Province

NOTRE-DAME DE LOURDES

Récits et impressions du front

(Suite)

Vers minuit, les relèves étant finies, nous commençâmes à prendre ces boyaux si longs qui devaient nous conduire à l'arrière. Pendant plus de trois kilomètres, nous pataugeons dans l'eau et la boue qui atteignent une hauteur de plus 50 centimètres en maints endroits.

A 6 heures du matin nous arrivons dans le village où doit avoir lieu notre repos. Comme nous étions trempés, nous ôtons nos effets et les passons dans l'eau propre; nous les tordons bien, puis nous nous en revêtons. Nous pouvons maintenant nous allonger sur une petite poignée de paille, très heureux de pouvoir fermer l'oeil à quelques kilomètres de l'ennemi et où nous pouvons dormir sans craindre d'être fait prisonniers. Nos vêtements sèchèrent par la chaleur de notre corps.

Ceux qui n'ont jamais fait un séjour en ligne, qui n'ont jamais livré un combat, qui n'ont jamais quitté leur foyer, leur famille, ceux-là ne savent pas quand l'homme est heureux en ce bas monde; et pourtant ceux-là le sont, mais ils ne le sentent pas, ne croient nullement à ce bonheur. Tandis que le "Poilu" qui a fait 15 ou 20 jours de première ligne, dans l'eau et la boue, dans le sang et parmi les débris humains de toutes sortes, et qui souvent passe des journées entières sans avoir rien à se mettre sous la dent, et qui, le soir venu, de peur que les Boches entendent son estomac crier trop fort, serre la ceinture d'un cran, qui le lendemain matin, au lieu du déjeûner, reçoit des grenades, des obus, des torpilles, etc., bien durs à digérer, eh! bien; quand ce "poilu" vient un peu en arrière et qu'il trouve un peu de paille pour reposer ses membres endoloris, de la nourriture pour le contenter, il n'est pas difficile. Et un bidon de "Pinard"! Alors! il lui semble que sur cette terre il n'y a pas de plus heureux que lui. Quand le jour tant désiré arrive, le "départ en perme", et que chez lui il est dorloté, fêté, choyé, bien nourri, à manger quand son estomac a faim à boire à son goût, et non plus l'eau boueuse des tranchées, dormir dans un lit moëlleux et non sur de la paille, voir des civils, leur va-et-vient continuel, qui courent, qui crient, qui chantent, en un mot sa vie d'autrefois, mais qu'il trouve beaucoup plus belle, c'est pour lui une vie nouvelle, la résurrection, le paradis terrestre.

Et quand la permission est finie, le coeur bien gros, il embrasse ses bons vieux parents, sa chère épouse ou sa tendre fiancée, ou encore sa bonne marraine, qui lui aide tant par ses bonnes et longues lettres à tuer le cafard de la tranchée, en lui disant "A la prochaine", au fond de lui-même il se fait cette réflexion: "Peut-être que c'est la dernière fois que je les vois", et il part fredonnant une chansonnette qui l'empêche de pleurer.

Les musettes sont bien garnies et le bidon rempli de bon vin vieux. Il s'en va rejoindre les copains qui attendent anxieusement le retour du permissionnaire, pour se restaurer avec ce que l'ami a ramené de l'arrière; un peu de jambon, un peu de beurre, une boite de pâte, quelquefois un poulet que la bonne maman ou la chère épouse a bien enveloppé dans un des coins de la musette; le tout arrosé de quelques quarts de bonne eau froide et d'une couple de quarts de vin pour finir: c'est pour eux un repas de gala.

A ce moment ils ne pensent plus aux combats qui se livreront peut-être demain, aux morts, à ces tranchées boueuses, à ces horreurs du front, à ce qu'ils vont encore avoir de peines et de misères à souffrir. Ils sont tout à la joie, au bonheur, à l'oubli dans le tue cafard du "Poilu", le bon et merveilleux "Pinard".

(A suivre)

J. Le G.

SAINTE-AMELIE

Notre Club Central Agricole pour la jeunesse, levante de nos parages, sous le nom de "Cercle Juvénile Agricole de Sainte-Amélie, Man.", est sur bon pied. A présent il s'étend sur les quatre branches des districts scolaires avoisinants de Saint-Vincent de Paul, Sainte-Amélie, Lecoque et Beaverdam. Ces districts sont réorganisés, ou débutent comme branches locales.

Stimulés par le Département d'Agriculture du gouvernement provincial, les instituteurs et institutrices s'attendent à un appui chaud de la population qui sera les premiers bénéficiaires de ce mouvement sérieux tout en donnant une nouvelle chance aux enfants de faire encore quelque chose pour stimuler la production et aider les Alliés.

Les membres de l'organisation sont: M. Jos. Molgat, président: M. J.-M. LeNeal, vice-président; M. Fr. Carrière, secrétaire-trésorier; M. l'abbé M. Kessler, MM. X. Devignon, Félix Pinette et Georges Archambault, membres du comité exécutif. Plus que soixante-dix garçons et filles entre dix et dix-neuf ans se sont fait inscrire et se promettent bien des choses en vue d'une exposition solide au village, qui devra couronner leurs efforts. La municipalité de Sainte-Rose, nul doute, nous pourvoiera d'un bon pécule et des gens à l'aise aimeront à donner quelque chose aussi. D'un autre côté les instituteurs et institutrices sont prêts à donner, à part de leurs leçons sur les différents sujets tout renseignement possible pour avancer la cause et le service de l'Extension du Gouvernement fournira gracieusement toute espèce de livres et brochures qui ont rapport aux concours entrepris par ces jeunes nouveaux pionniers de l'agriculture. Mais c'est à eux à les demander."

"Courage donc, les petits amis, et montrez par votre persévérance que vous savez mettre en oeuvre ce beau mot "achèvement".

A. A. A.

FISHER BRANCH

M. Paul Laporte, d'Inwood, de retour de son voyage dans la province de Québec, était de passage chez son cousin, John Bonin.

De l'avis de M. Laporte, le feu de la conscription est moins ardent ici, au Manitoba, qu'il ne l'est actuellement à Montréal.

* * *

MM. John Bonin, Lucien Hébert et Jean Corneiller, trois de nos plus estimés célibataires, sont allés, pour quelques mois du moins, chercher fortune ailleurs. Espérons qu'ils reviendront aussi vigoureux et aussi joyeux qu'ils étaient lors de leur départ.

Bien éveillée fut leur dernière soirée à Fisher Branch, soirée qu'ils passèrent en parties de cartes chez M. Eusèbe Bouvier, et où M. Bonin, avec M. Bouvier pour associé, fut l'heureux champion de la soirée.

* * * *

Malgré le dire de plusieurs esprits qui se permettent de prétendre qu'à Fisher Branch la neige ne quitte le sol que très tard, le printemps, que les gelées font presque annuellement des dégâts dans la place, j'ose dire que le sol de Fisher Branch n'est pas en arrière de ses voisins. Il s'est, lui aussi, dépouillé de son manteau virginal, et les voitures d'été cahotent sur les routes. Il y a même plus que cela. Nos cultivateurs sont tous en éveil, ils guettent l'heure opportune où ils pourront confier leurs semences aux entrailles de la terre. En général, les champs sont prêts, les esprits sont aussi bien disposés. Le ciel, maintenant, fera le reste.

* * *

MM. Eusèbe Bouvier, A. Bruneau et Hormisdas Brodeur se sont rendus à Winnipeg par affaire. Nous leur souhaitons un heureux succès et un prompt retour.

SAINTE-AMELIE

Si la fête de Pâques a été célébrée chez nous avec une solennité extraordinaire, il faut en renvoyer le mérite à nos chantres qui, soutenus et drigés par quelques voix sympathiques et sonores de Sainte-Rose, ont réussi à exécuter un programme digne de la grande fête du jour. Leur succès a vraiment réjoui toute la paroisse. C'est là un heureux commencement qui révène non seulement le dévouement indéfectible des chantres, mais aussi leur facilité et leur habileté à emboîter le pas du progrès. Jamais de si beaux chants n'ont été entendus dans notre église!

La fête, si bien commencée, devait évidemment s'achever non moins bien. Ce sont les Enfants de Marie qui entreprirent la tâche de la couronner par une de ses soirées où tout est organisé à point. De 8 heures à 11 heures, nous avions le plaisir de nous passer des atouts. Pendant les préparatifs du réveillon, M. Pinvidic, accompagné au piano par Mme M. Roche, nous joua plusieurs morceaux de cornet qui furent toujours accueillis par des applaudissements prolongés. M. Grégoire clôtura cette inoubliable veillée par une chanson populaire et entraînante, et tout le monde put dire, à 1 heure du matin, que la fête de Pâques s'est passée joyeusement chez nous.

Voici les noms des gagnants. Premier prix: Mlle Antoinette McDougall et M. Stevens Ramsay: Deuxième prix: Mme Joseph Ramsay et M. Rodolphe Pinette. Prix de consolation: Mme Ed. Archambault et M. P. Fuitt.

* * *

Mardi, le 2 courant, M. Matthew Doherty unissait sa destinée à celle de Mlle Séraphine Roussin. M. et Mme Doherty ont quitté Sainte-Amélie le même jour pour Laura, Sask., où ils auront leur résidence habituelle. On ne peut pas dire que M. Doherty n'est pas venu de loin chercher sa compagne. Il a bien fait, puisque la Providence lui en destinait une de Sainte-Amélie.

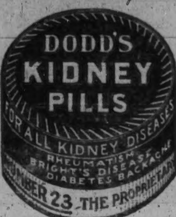
* * *

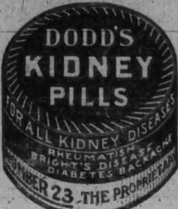
On entend déjà le ronflement de quelques autos, mais les flaques de boue qui se succèdent, assez nombreuses sur le chemin n'invitent pas encore à des sorties régulières. C'est à M. Julien Lambillotte que revient l'honneur d'avoir apparu le premier avec son Ford au village, ce printemps.

Olivier.

ELIE

Mlle Dora Bernardin a eu la visite, cette semaine, de Mlle Dupuis, de Saint-Jean-Baptiste.





Nous avons eu une belle messe à Pâques, qui a été bien chantée et jouée par Mlle Yvonne Payment. Aussi une "marche" après la messe.

* * * *

Il y a eu une agréable soirée chez M. Aquin, à l'occasion de la fête de Mlle C. Aquin. Plusieurs jeunes filles et jeunes gens étaient présents.

* * *

Les prix de série furent gagnés, dimanche: Pour les dames, gagné par Mlle Y. Payment, une sacoche: Mlle Laura Allarie, une boîte de chocolat. Prix des hommes: M. Dufour, une épingle à cravate; Alexandre Allaire, prix de consolation, une petite boîte.

* * *

Mlle Olympe Mahen et Elodie Guilbert étaient en promenade chez M. Ed. Payment.

Rolande.

SUFFREN

Mlle DesGagné est arrivée pour prendre la direction de l'école Lalonde.

* * *

M. le professeur Lacombe est parti pour le Séminaire de Saint-Augustin, de Toronto. M. Lacombe sera ordonné sous peu pour le diocèse de Mgr Sinnott, de Winnipeg.

* * *

M. Léon Morissette est arrivé à Suffren pour se reposer.

Mauresè.

BRUXELLES

Etaient en promenade ici, la semaine dernière, M. et Mme Josaphat Doyon, ainsi que leur famille, de Saint-Claude, Man.

Un abonné.

tra à la sortie que curiosité et sourires.

Le service d'ordre était, du reste, surabondant, en raison des circonstances. Le commissaire central donnait de sa personne et toute figure suspecte était impitoyablement écartée. Un vieux mendiant, qui rejoignait sa place ordinaire à la porte de l'évêché, fut bousculé dans la ruelle voisine et dut se briser quelque os en tombant, mais il s'en alla satisfait de cet acompte.

La cour d'honneur était pleine de beau monde. Les tailleurs de pierre, qui, toujours, ont quelques travaux en chantier sur le parvis de la cathédrale, regardaient émerveillés. Les chevaux étaient enrubannés à la bride d'un flot de satin blanc. Les coupés découverts reluisaient, battant neuf, au soleil, et l'on monta parmi le brouhaha des soies froissées et des propos heureux. Oh! la belle noce! Des pauvresses en pleuraient de joie, le long des grilles de Saint-Pierre.

Rue de la Cité, une apostrophe sembla bien être tombée, du haut d'une maison en encorbellement, sur le flot des voitures. Elle avait dû dire:

—Eh! va donc, Dietricht... toi qui payes un évêque et qui nous voles de quoi dîner deux jours!

Mais à peine pouvait-on distinguer le bruit des paroles. Le patron lui-même n'avait saisi distinctement à travers le roulement des carosses que les deux mots:

—Evêque... dîner...

Il ne vit, en relevant la tête du côté de la voix, qu'un pignon penchant et ruineux. Le soleil en fête, par l'entrée de la rue, faisait reluire en face les ors de la superbe grille de l'Hôtel-Dieu, et M. Dietricht songea avec une indulgence amère:

—En voilà un qui n'aura pas loin à déménager, pour être soigné sur ses vieux jours!

Le long du canal, une bande, surprise par le défilé, ne songea à crier: "Hou! hou!" qu'assez tard par derrière. Les cochers, intelligents, firent prendre le galop à leurs chevaux. Devant la porte de l'hôtel Dietricht, une galerie improvisée descendait jusqu'au bas du trottoir. Toile de tente au dehors, velours au dedans, tapis à terre. Des fleurs et des voeux y attendaient les nouveaux mariés. Ce fut charmant! Le dîner venait de chez le bon traiteur. Promenade en coupés, l'après-midi; le soir, une sauterie de salon. De grévistes, peu ou prou, nulle part.

—Vous voyez bien! disait M. Dietricht triomphant.

—A peine deux ou trois mauvaises figures avaient rôdé, le jour, autour de la maison, dans l'espoir d'attraper un rogaton plutôt que de perpétrer un mauvais coup: la fête se prolongea assez tard à l'hôtel, sans incident.

Aussi, le lendemain, le manufacturier fut-il d'autant plus surpris de s'entendre réveiller, dans sa chambre, malgré ses ordres, par une clameur insolite qui montait de la rue. Il s'étira. Les idées, encore confuses, lui revenaient lentement, parmi les vapeurs de la veille. Elles prenaient leur vol lourdement, choquées, renversées aussitôt que soulevées, par les impressions disparates du réveil:

—Qui est-ce qui crie ainsi? C'est assommant... Mais hier, quelle belle journée!... Sauf le champagne qui m'a paru mal frappé... J'aurais voulu dormir encore. Quel brailliard! Un marchand, sans doute: une laitière, le jardinier, le charbonnier, le blanchisseur, que sais-je? Ils sont insupportables. On ne dort plus chez soi... Mais Lucy était vraiment très bien... C'est dommage que ce champagne m'ait un peu incommodé... Ah! que ces cris m'agacent!... Eh! mais...

Cette fois, il écarta le drap brodé, sauta à bas, sur la peau de jaguar très douce qui servait de descente de lit, et courut à la fenêtre. Lorsqu'il eut écarté les rideaux et soulevé un coin du brise-bise, la clameur lui arriva, d'un seul coup, très distincte. On criait avec ensemble, sur une sorte d'air:

—A bas Dietricht! Les Alsaciens à l'eau! Vive la grève!

Et, tout le long du trottoir d'en face, il vit deux ou trois rangs d'énergumènes qui bayaient à la façade de l'hôtel et de tous leurs poumons conspuaient M. Diedricht.

La transition était brusque des épithalames de la veille à ces insolences. Il songea:

—Pourvu que mon gendre n'entende pas! Par bonheur, il loge sur le jardin.

Il reprit aussitôt avec un demi-sourire:

—Et puis, bah! Qu'est-ce que ça peut faire à présent?... C'est égal, il me semble que les affaires se gâtent.

Il téléphona au poste de police.

On vint le prévenir que sa fille, réveillée en sursaut, avait une attaque de nerfs. Singulier réveil de noces! Le gendre était consterné. On entendit un carreau dégringoler en bas. Mauvais signe! A quoi bon avoir des persiennes de fer! Heureusement, les bonnetiers de Troyes ne sont nullement portés à l'héroïsme. Cette façade close et muette leur en imposait. Quand les agents arrivèrent, ils ne trouvèrent qu'une de ces bandes de grévistes qu'ils pourchassaient depuis trois semaines, ici et là, sans grand esclandre. Deux ou trois gringalets furent arrêtés, à tout hasard, dans l'intérêt de la justice. Le reste se dispersa sans difficulté.

M. Diedricht était encore, sa fille sur un bras, des sels dans l'autre main, rassurant son gendre, fort peu rassuré lui-même, se demandant s'il valait mieux rester ou courir en bas, se montrer, barricader, préparer son revolver. L'ordre régnait dans la rue.

CHAPITRE VII

L'émeute

Il restait vrai pourtant que "ça se gâtait".

Ces deux jours d'oisiveté forcée avaient été propices aux réflexions amères, aux discussions de cabaret, à l'entente avec les grévistes des autres usines. Les Alsaciens mêmes se montraient mécontents du cadeau chichement généreux de M. Dietricht. L'exemple de l'atelier No. 8 surexcitait les timides. Bref, la rentrée du lendemain semblait fort compromise.

On parlait d'un coup monté, on ne savait par qui: par la sociale, par le Comité de la grève, par les "cafards". Ce mystère grandissait les frayeurs.

Le lendemain arriva; c'était vendredi.

A 6 heures, comme de coutume, les sirènes mugirent au-dessus des toits muets et des rues désertes. La haute cheminée de la fabrique Diedricht fuma au bout du faubourg de Preize. Les mécaniciens sont des gens matineux, ils quittent les derniers le travail, ils ont peu de contact avec le reste de la ruche ouvrière. Ils étaient à leur poste.

M. Diedricht, contre son habitude, était aussi venu.

Il était monté au premier étage des magasins au-dessus des larges sous-sols blindés de volets de fer. Il se promenait avec son chef de surveillance, derrière les baies en plein cintre, grillagées, formant galerie. Le geste bref et les ordres prompts, il allait, comme le génie du lieu, épiant la foule. L'air sentait la poudre, l'orage et la pluie. Le patron, sans croire encore à des catastrophes, était résolu à serrer son jeu. La prudence après l'audace! Il ne tenait point à risquer d'être mis à sac. Son matériel représentait deux millions de francs.

Une cohue, celle d'hier, grossie de centaines de curieux et d'agités, était accourue dès le premier appel des sirènes. Elle s'était rangée, presque silencieuse, mais menaçante, de chaque côté de la rue, sur les trottoirs, et formait la haie, depuis les portes cochères encore closes jusqu'au dernier tournant de la rue de Preize. L'on eût dit d'une foule sur le passage d'un cortège officiel, prête aux acclamations. Mais le milieu de la voie restait désespérément désert, et c'étaient les Alsaciens assez entêtés pour revenir au labeur qu'on attendait à passer là. Dieu sait si la conduite serait triomphale!

Quelques femmes se présentèrent. On les laissa aller, tremblantes, longeant les trottoirs, dans trop de huées. C'était aux hommes qu'on en voulait...

M. Dietricht avait à nouveau téléphoné au commissariat de police. Une brigade d'agents accourut. Les portes s'ouvrirent, militairement gardées. Le concierge s'apprêta à contrôler les figures. Mais la foule ne bougea point. On entendit seulement quelques cris:

—Viendra! Ne viendra pas! Les Alboches! Où sont les Alboches?

La chaussée restait vide, comme le lit d'un fleuve à sec.

—Bon! bon! bougonnait là-haut M. Diedricht. Braillez, mes gaillards! Quand mes Alsaciens seront en nombre, je paris qu'ils passeront, ... tête chez nous!

Sa confiance n'était point entamée.

Pour oublier les lenteurs de l'attente, il s'amusait à compter et recompter les cimes des platanes qu'on pouvait apercevoir du côté du canal, par dessus les maisons basses d'en face. Le vent les inclinait vers l'Est, à grandes envolées. Le matin était triste et pleurant. Et tout à coup, il manqua quelque chose à M. Diedricht, quelque chose comme une assurance ou un appui.

C'est que l'appel des sirènes venait de se taire. C'était fini d'attendre, et personne n'avait paru au seuil des grandes portes. L'on n'entendait plus que le grouillement de la foule sous les hautes fenêtres et sur le trottoir d'en face.

M. Diedricht, froissé, se pencha vers la rue et reconnut dans la cohue, vis-à-vis, plusieurs de ses ouvriers, voire de ses Alsaciens.

Ainsi donc, ils ne viendraient pas! Ils avaient peur! Ils l'abandonnaient! Même ce Fritz Rohly qui avait promis de se présenter, coûte que coûte, et qu'il s'était proposé de mettre dehors! L'industriel eut un mouvement de colère et cria:

—Les lâches!

Le mot sonna, lugubre, dans la salle vide que seul remplissait, comme le bruit de la mer au fond d'un coquillage, l'écho bourdonnant du dehors. Quelques ouvriers étaient bien apparus là-bas, à l'entrée de la haie vivante, prêts au travail. Mais de défiler entre ces poltrons et sous ces milliers de regards, qui l'aurait entrepris? Risquer de se faire écharper entre ces murailles frémissantes, qu'une colère pouvait faire se resserrer et broyer, à quoi bon? Les plus intrépides s'étaient dérobés sans bruit

LAURIER

N'en déplaise à la modestie de l'organisateur du Club Dramatique de Laurier, nous tenons à le remercier, et pour le seconder dans ses efforts nous donnerons sous peu une partie de cartes, suivie d'une tombola, afin d'aider à défrayer les dépenses du club naissant.

Deux personnes seront nommées pour recueillir des effets qui seront vendus au profit du club.

Nous espérons que pas un ne critiquera nos bonnes intentions, et que vous vous rendrez en grand nombre à cette soirée qui vous sera annoncée.

Nous demeurons convaincus que chacun de nous se prêtera de bonne grâce, tant comme marque d'encouragement envers ceux qui font tant d'efforts pour la prospérité de la paroisse que pour avoir le plaisir de récréations bien permises.

• • •

Nous félicitons les actionnaires de l'élévateur des fermiers de Laurier dans le choix si sage de leurs directeurs et secrétaire. Il nous tarde maintenant d'en voir élever les murs.

• • •

Notre village de Laurier a changé de parure. Tout reverdit, le soleil à son couchant jetant ses derniers reflets sur notre belle montagne, l'orne de multiples couleurs qui flattent l'oeil de tous ceux qui s'enivrent des beautés de la nature; notre petite église toute blanche laisse voir la pointe argentée de son clocher; notre belle école, orgueil des contribuables, notre élévateur, notre gare, nos magasins, tout, l'ensemble d'un village modeste, qui donne aujourd'hui tout le confort et qui promet des richesses pour l'avenir. Le roulement des autos jette tout autant une note de gaieté parmi nous; nos belles routes nous donnent ce plaisir. Ce qui fait défaut maintenant, ce sont les trottoirs qui nous empêchent de pouvoir se promener jusqu'aux dernières habitations de notre village. Un commencement de pavés d'alsphate serait une bonne amélioration et ne coûterait pas plus cher que ces réparations que l'on fait faire chaque année, et qui ne valent pas grand'chose. Au-devant de notre magnifique école, ce serait si beau!

Les engins à casser, les "Tintaus" rentrent dans nos fermes. M. Edgar Boisvert vient de recevoir le sien. Plusieurs autres doivent arriver sous peu.

SAINT-ALPHONSE

Voyons, Pinson! Que faites-vous que nous ne vous entendons plus jaser dans la **Liberté**? Est-ce que par hasard le Kaiser vous aurait rompu le cou pour que vous ne soyiez plus capable de parler? Si non, vous devez sans doute avoir pris votre billet de retour, ou bien encore vous aurait-on arraché toutes vos plumes au point que vous ne seriez plus montrable.

Et vous, Feuille d'Erable! Vous devez être endormie sous la neige de l'automne, car, depuis ce temps, vous ne parlez plus. Voyons. Réveillez-vous maintenant qu'il n'y a plus de neige. Parlez; nous ne vous renfermerons pas et vous laisserons bien libre.

• • •

Un nouveau deuil vient de frapper la famille de M. J. Michel. Nos plus vives sympathies à la famille éplorée.

• • •

Le R. P. Charles est à arranger son automobile. Aurait-il par hasard l'idée de faire un voyage bientôt?

• • •

Les cultivateurs sont tous à cribler leur blé. Tous ont hâte de le mettre en terre.

• • •

Notre forgeron a beaucoup d'ouvrage de ce temps-ci. Il est occupé à raccommoder des pièces de charrue, etc.

Poulette.

SAINT-LUPICIN

Nous ne sommes pas encore constitués en paroisse, et les cérémonies ne peuvent être fréquentes dans notre jolie petite chapelle. Mais, je puis dire, par contre, qu'à l'occasion, toute la petite colonie participe à ce qui s'y fait.

• • •

Le 2 avril avait lieu en notre chapelle le mariage de M. Ferdinand Bahuaud avec Mlle Bernadette Lemeau. Ils sont tous deux enfants de Saint-Lupicin, car leurs parents sont des premiers qui défrichèrent ici.

Le R. P. Augustin, notre desservant ordinaire, est venu bénir ce mariage. Après l'allocution d'usage, où furent rappelés les grands devoirs qui incombent à des époux, on célébra le mariage, puis la messe. Les témoins, garçon et fille d'honneur, furent M. Charles Colonval et Mlle Gabrielle Bahuaud, auxquels s'étaient adjoints Henri Bahuaud et Héloïse Bourrier. Le dîner fut servi chez le père de la mariée, tout auprès de l'église. Le R. P. Augustin présidait la table. Une douce gaieté régna durant le repas; je l'ai dit: nous sommes tous frères à Saint-Lupicin. Je ne dirai rien des mets servis, sinon qu'on avait employé de la science dans la préparation, et les dames, ou demoiselles, proposées aux tables firent le service admirablement bien. Mademoiselle [illegible], institutrice était parmi les convives.

Le repas du soir fut pris chez M. Bahuaud, père du nouvel époux. Le nombre des convives s'était un peu accru, et l'on s'amusa dans les limites de la convenance. M. St. Bahuaud est un homme d'ordre et de principes qui sait faire les choses toujours selon la loi. Son aimable épouse s'est multipliée pour que le service soit impeccable.

• • •

Le même jour, comme pour mieux utiliser la présence du missionnaire, on apporta à la chapelle deux nouveaux-nés, fruits de mariages récents. M. Napoléon Bergeron avec Rosalie Bourrier; Azarie Enguille avec Marie Rousset avaient hérité chacun d'une fille. Le Père en fit des chrétiennes avant de quitter la chapelle.

• • •

Et puis, dans ce bas monde, de même qu'il y a toutes sortes de conditions, d'âges, etc., il y a aussi diversité de situations. Saint-Lupicin venait de voir un mariage et deux baptêmes, et voilà que, vers les quatre heures de l'après-dîner, Mme Jean-Louis Taillefer rendait son âme à Dieu. Le R. P. Augustin lui avait administré le Saint-Viatique après la messe de mariage; il était retourné donner l'extrême-onction vers deux heures. On s'attendait bien à un dénouement fatal dans un délai court; mais qui eût cru à ce départ si prompt? Le Père avait laissé la maison depuis peu, quand Mme Taillefer s'éteignait doucement "dans le Seigneur", c'est bien le cas de le dire ici.

Que la famille éplorée veuille accepter les sincères condoléances de celui qui écrit ces lignes, et aussi, j'en suis certain, celles de toute notre colonie. La sépulture eut lieu à Notre-Dame de Lourdes; tout Saint-Lupicin accompagnait le convoi funèbre.

Mme Taillefer a beaucoup travaillé; elle avait usé sa santé prématurément, — 63 ans, — elle est allée recevoir la récompense de sa foi catholique et de ses fatigues sans nombre. Je dirai avec le prêtre qui préside aux funérailles: **Requiescat in pace**; qu'elle repose en paix.

P.

AUBERT

Vous connaissez peut-être le nom de notre petit centre, canadien connu sous le nom de Bluff Creek, Man.

• • •

M. Villeneuve, du collège Agricole, est venu donner une conférence et en même temps aider à la construction d'une fromagerie. Il y a eu bonne entente à tous les sujets, puisque 29 ont pris des actions et ont élu huit directeurs, qui sont: MM. J. Desmarais, P. Boivin, J. Normandin, H. Beaudin, D. Bérubé, A. Rheault, M. Anderson et K. Anderson.

• • •

M. et Mme Denis Beaudin sont revenus de Winnipeg, où ils ont été passer l'hiver, pour venir demeurer sur leur "homestead".

• • •

Mme dos. Normandin est revenue d'une [illegible] chez sa soeur, Mme E. St-Germain, de Wi[illegible] accompagnée de sa [illegible].

• • •

M. Jack Hogue est revenu d'un voyage d'affaires en Portage la Prairie.

• • •

Le gouvernement vient de nous envoyer la machine à puits que nous attendions depuis longtemps. M. Tarbath conduit la machine. Elle est arrivée chez M. Henri Normandin. Plusieurs sont anxieux de l'avoir.

Mlle O. St-Germain, de Saint-Vital, est arrivée parmi nous. Elle vient prendre charge de l'école Normandin.

• • •

Un malheur est venu frapper une de nos braves familles, M. Jos. Morrison. Sa maison a été complètement détruite par le feu.

• • •

Mme Aimé Normandin et son bébé sont allés passer la semaine chez son père, M. Albert.

• • •

M. A. McDonell, de Saint-Eustache, est en promenade chez sa soeur, Mme A. Paiement.

DOLLARD, SASK.

Mariage

Mardi dernier, 2 avril, avait lieu à l'église Jeanne d'Arc, de Dollard, le mariage de M. John Moreau, notaire public, et Mlle Ernestine Marquis, de cette paroisse. La messe fut chantée à dix heures par M. l'abbé Gendron.

Après la cérémonie, nous nous rendîmes chez M. St-Hilaire, oncle de la mariée, où nous avons pris le dîner, et de là chez M. Marquis, père de la mariée, où nous avons fait partie d'un souper superbe.

Les invités comprenaient: garçon d'honneur, M. Joseph Areand; fille d'honneur, Mlle Maria Marquis; Mlle Ida Marquis, M. Walles Jassip, Mlle Etiennette Marquis, M. [illegible] Charret, M. Lucien Marquis, M. et Mme Jos. Roy, M. et Mme St-Hilaire, M. Dubois, Mlle St-Hilaire, M. Pouliotte, M. et Mme Aurèle Areand, M. Lucien Tourigny, Mlle Irène McDermot, M. et Mme Avila Dupas, M. et Mme Donat Dupas, M. et Mme P. Gauthier.

Après le souper nous nous sommes rendus à Dollard, où à peu près deux cents personnes nous attendaient. On s'est très bien amusé jusqu'à huit heures du matin. Comme toujours, les Canadiens de la Saskatchewan savent bien s'amuser. Nous souhaitons à l'heureux couple: santé, prospérité et bonheur, et une longue vie.

Un invité.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Cours d'agriculture de dix jours. — Ouverture à laquelle assiste Sa Grandeur Mgr Béliveau.

La Société d'Agriculture de Saint-Jean-Baptiste est heureuse de pouvoir donner aux lecteurs de la **Liberté** un compte-rendu du dernier cours d'agriculture qui s'y est donné récemment. Ce cours obtenu du Collège d'Agriculture portait sur le maniement des moteurs à essence, le soin à donner aux animaux, ainsi que sur la couture.

L'ouverture de ce cours fut rehaussée par la présence de Sa Grandeur Mgr Béliveau, de Mgr Dugas, de M. l'abbé St-Amant, de M. l'abbé Chamberland. On débuta par une conférence dans l'église à huit heures du soir, le 11 mars. Il se poursuivit le lendemain par des démonstrations et des lectures à salle de la société.

Que ce cours ait été un succès, on n'en saurait demander de meilleure preuve que la régularité de nos fermiers à y venir régulièrement. Soixante-dix jeunes gens suivirent ce cours, tandis que quatre-vingt-dix jeunes dames et demoiselles suivirent le cours de couture. Chaque soir il y avait conférence à laquelle tous étaient admis. Aussi y eût-il toujours salle comble.

Le 21 au soir, veille de la clôture, à huit heures et demie, un banquet fut donné à l'hôtel Mareil. Mgr Béliveau, malade, ne put y assister. Nous eûmes cependant le plaisir d'y voir le sous-ministre de l'agriculture au Manitoba, M. l'abbé St-Amant, M. l'abbé Chamberland, plusieurs directeurs de la Société d'Agriculture de Saint-Jean-Baptiste, les uns avec leur dame, les autres seuls, ainsi que les professeurs du cours. Le sous-ministre de l'agriculture eut à répondre à une adresse qui le surprit quelque peu. Les Canadiens-français, fiers de leur race et de leur langue, savent toujours bien faire les choses quand on leur fait une faveur. Aussi plusieurs éloquents discours furent-ils prononcés après le succulent repas dont nous remercions l'Hôtellerie.

Le cours se termina le lendemain dans l'avant-midi. Immédiatement après la clôture du cours eut lieu l'exposition des grains de semence de la Société. Plus de $75 furent donnés en prix.

Nos félicitations et nos sincères remerciements à tous, ceux qui se sont intéressés à ce cours et surtout aux professeurs dévoués: MM. L. Gathron, L. Villeneuve, A. Guilbert, Mme Jacquet et Mme Dodds.

Le mérite de cette organisation revient à notre société.

Un ami de Saint-Jean-Baptiste.

LA GRANDE OFFENSIVE RECOMMENCE SUR LE FRONT DE LA SOMME

Les ennemis font quelque progrès à Hamel et dans le triangle situé entre la Luce et l'Avre. — Ils ont réorganisé leurs régiments décimés.

Paris, 5. — Des troupes allemandes, au nombre d'au-delà de cent mille soldats, firent hier une attaque terrible contre les Français sur un front d'environ neuf milles de Grivesnes jusqu'au nord du chemin Amiens-Roye. L'artillerie française les reçut par un orage de feu et, malgré la répétition de ces assauts, les Allemands ne purent s'emparer que d'un petit espace de terrain. Les Français purent garder Grivesnes en leur possession, mais les Allemands occupèrent les villages de Mailly, de Raineval et de Morisel. Les Français ont fait une puissante contre-attaque à Grivesnes.

Londres, 5. — Après plusieurs jours de calme relatif sur le front de Picardie, un combat violent a repris dans le secteur ouest du saillant que les Allemands ont enfoncé dans les lignes de l'Entente. On disait que ces nouvelles attaques allemandes contre les Français et les Anglais ont rapporté quelque gain aux envahisseurs dans les secteurs les plus critiques à l'est d'Amiens.

D'après les derniers rapports, c'est dans le voisinage d'Hamel que le combat a été le plus rude. Là, les Anglais furent forcés de reculer. Les Français aussi durent retraiter un peu dans le triangle formé par les rivières Luce et Avre, un peu plus au sud.

On ne connait aucun détail de ces batailles, mais les succès dont se glorifient les Allemands doivent être dûs à l'aide de leur grosse artillerie et aux nouveaux renforts qu'ils continuent de concentrer dans ces environs dans le but, probablement, de s'emparer d'Amiens.

Une opération difficile

Les bulletins officiels français et anglais mentionnent de grosses pluies, ce qui a dû rendre très difficile aux Allemands le transport [illegible] approvisionnements.

Le champ de bataille dont les Alliés se sont retirés a été laissé [illegible] chemins et les ponts ont été détruits à la dynamite.

Le calme des derniers jours est dû, sans doute, à la difficulté qu'éprouvaient les Allemands à avancer sur ces chemins en désordre. Ils avaient besoin aussi de réorganiser leurs divisions décimées.

Les Anglais sont repoussés

Les Anglais, depuis la prise d'Ayette, au sud d'Arras, n'ont pas repris l'offensive, d'après le bulletin officiel anglais. Mais le bulletin officiel de Berlin dit que quatre attaques de troupes alliées sur les hauteurs situées au sud-ouest de Moreuil, ont été repoussées avec de lourdes pertes.

Sur l'Oise, il n'y a eu que des rencontres de patrouilles françaises avec les avant-postes allemands.

Dans le nord

L'artillerie lourde des Allemands a bombardé les positions anglaises sur le chemin de Menin et à Passchendaele, à l'est et au nord-est d'Ypres. Cependant rien n'indique que les Allemands feront une vigoureuse attaque à cet endroit. En effet, ils sont là en face des hauteurs bien fortifiées et bien défendues par les troupes anglaises.

Sur le front français, entre Rheims et Verdun, les Français ont fait des raids assez fréquents et assez fructueux. Il y eut un violent engagement d'artillerie, au nord de Mont Didier, secteur qui en a vu de rudes. Les Allemands y ont été repoussés alors qu'ils tentaient d'atteindre le chemin de fer Paris-Amiens.

LA SITUATION A QUEBEC

On enverra ailleurs les agents fédéraux qui sont la cause du trouble. — Les autorités militaires continuent de garder captifs quarante-cinq hommes que le tribunal a déclarés innocents.

Québec, 5. — Bien qu'aucun changement n'ait été annoncé officiellement dans le personnel de la force chargée de mettre en vigueur la loi du service militaire à Québec, on a appris hier soir que les policiers qui ont été attaqués la semaine dernière, au commencement des troubles, seront employés ailleurs. Cette décision fera disparaître le principal grief des mécontents.

La réorganisation complète du bureau du registraire était commencée hier soir, sous la direction de H. E. Wismer, registraire adjoint d'un district d'Ontario. Les nouveaux bureaux sont dans l'immeuble Merger, qui est situé en plein coeur du quartier où l'émeute a eu lieu lundi et qui fut alors employé comme hôpital d'urgence. On dit que M. Wismer a l'intention d'appliquer la loi dans toute sa rigueur. Il aura l'assistance du major Gregor Barclay, juge avocat général, de la police locale et militaire.

En attendant, les militaires sous la conduite du général Lessard, sont la situation en mains. Les autorités militaires retiennent 45 hommes qui ont été pris lundi sur la scène du désordre et, quoiqu'ils aient été acquittés hier en cour de police, ils les gardent en vue d'enrôler dans l'armée ceux qui sont aptes au service militaire. Plusieurs de ces hommes ont demandé à leur avocat de faire émettre en leur faveur des brefs d'habeas corpus. Les autorités militaires à présent, n'ont aucune intention de les relâcher, même si ces brefs étaient émis et on disait continuaient hier dans les cercles officiels que, si l'on tentait d'empêcher l'enrôlement de ces hommes, la loi martiale serait proclamée pour justifier leur détention.

Hier soir Québec avait repris son calme habituel. Quelques pelotons de soldats seulement stationnaient sur la scène des troubles de lundi.

Les sept hommes arrêtés hier pour avoir pris part à l'émeute, ont été relâchés hier après-midi sur un cautionnement de $1,000 chacun.

LE CALME REGNE A QUEBEC

Québec, 6. — Par suite de la libération des 45 jeunes gens que les autorités militaires détenaient en dépit de l'ordre d'élargissement du tribunal, l'horizon est maintenant complètement éclairci à Québec et le calme règne tout à fait.

Une enquête préliminaire a été fixée à demain matin dans les cas de quatre des onze détenus qui avaient été transférés de la citadelle à la prison civile. Ces prévenus sont accusés d'avoir porté des armes. Les sept autres subiront leur enquête le 10 avril. Hier soir, on en rencontrait plus dans les rues que des piquets militaires souvent désarmés. La foule des promeneurs fut plus considérable.

On parle maintenant de l'arrestation des jeunes qui ont pris part aux manifestations anticonscriptionnistes de l'automne dernier. Quelques-uns auraient participé, comme conséquence de leurs violents discours, à la direction des émeutiers, du moins lors de la première attaque contre les agents fédéraux.

Les autorités municipales sont très actives. Elles s'occupent de recueillir le plus de témoignages possibles afin d'enrayer les progrès des événements.

Les dossiers accumulés jusqu'à présent sont très nombreux.

Ottawa, 4. — M. W. F. O'Connor, commissaire du coût de la vie, a démissionné. On donne comme raison de cette démission un différend entre M. O'Connor et son ministre l'hon. M. Crothers.

Autour de la Ferme

LE JARDIN POTAGER (SUITE)

Couches chaudes

1o Comment faire les semis dans les couches chaudes? Votre terre étant égalisée, bien de niveau, comme je vous l'ai recommandé dans mon dernier article, tracez avec le doigt, ou un petit morceau de bois, des rayons, à peu près à tous les pouces. Ces rayons ne doivent pas être profonds. C'est un principe chez les jardiniers que la graine doit être d'autant moins recouverte qu'elle est plus petite; en général on peut la recouvrir de trois à quatre fois sa grosseur. Certaines graines même gagnent à n'être pas recouvertes du tout. Il faut tenir compte aussi de la terre où l'on jette les graviers... plus elle est pesante, moins il faut recouvrir les graines. Pour mon compte, je prétends que les semis profonds ne valent rien; et je conseille de ne jamais enterrer à plus de trois-quarts de pouces, même les pois, fèves (haricots) et blé d'Inde.

Vous commencez donc par tracer les rayons dans votre couche, puis vous y jetez les graines que vous avez à semer; ensuite, avec la main à plat, vous égalisez la terre, de façon que toutes les graines soient recouvertes; enfin si vous avez du bon terreau, bien fin, vous en étendez à peu près une demie ligne d'épaisseur dans toute la couche. Ce terreau absorbe facilement et vite l'eau des arrosages, et il empêche la terre en-dessous de sécher. Le semis terminé, prenez un arrosoir dont la pomme a des trous très fins, et arrosez abondamment. Ne vous servez pas d'une pomme à grands trous, l'eau s'en échappe trop brutalement, "bat" la terre, et vous risquez de ramener à la surface une partie des graines. Fermez alors votre châssis, et recouvrez-le d'un paillasson ou d'un sac épais. L'obscurité favorise la levée; toutefois elle n'est pas indispensable. Elle a l'avantage en plus de vous épargner de fréquents arrosages. Si votre châssis n'est pas couvert en effet; la terre à l'intérieur sèche vite quand il fait soleil, et vous êtes obligé d'arroser à peu près tous les soirs, car jusqu'à la levée, il faut tenir la terre constamment fraîche.

2o Soins à prendre des couches chaudes. — Tant que la graine n'est pas levée, tenez votre châssis fermé. Surveillez avec soin le moment de la levée; pour cela si votre châssis est couvert, chaque matin, après trois ou quatre jours, ouvrez-le, et voyez si les plants ne paraissent pas. S'il n'est pas couvert, il suffira d'un coup d'œil au-dessus de la "vitre" en passant. Dès que la graine sera levée en partie, donnez de l'air à votre couche chaude; à petites doses pendant la première demi-journée, à dose plus forte dans la soirée, surtout s'il fait doux... Et pour cela levez votre châssis plus ou moins. Je vous ai dit de surveiller attentivement le moment de la levée, parce que si vous n'aérez pas, quand elle s'est produite, vous perdez tout le fruit du travail que vous avez été obligé de faire pour monter votre couche chaude; les plantes poussent en hauteur, faibles et grêles; puis quand vous voulez leur donner de l'air ensuite, elles ne peuvent le supporter, elles s'étiolent, et tombent, "étranglées" au niveau de la terre. Et n'allez pas croire que pour obtenir ce funeste résultat, il faille rester plusieurs jours sans aérer après la levée; non, une journée suffit, et si votre couche est bonne, bien chaude, une journée même de retard n'est pas nécessaire.

Le plus difficile n'est pas de monter ses couches chaudes, c'est de savoir les entretenir. Donc, après la levée, donnez de l'air à vos plants, donnez-leur de la lumière, et ne les laissez pas souffrir de la sécheresse. Quand le temps le permettra, dans la journée, enlevez complètement le châssis, ne le remettez que le soir vers cinq heures, et même après ce temps-là tenez-le un peu ouvert jusqu'à la nuit. Si la température n'est pas assez chaude pour vous permettre d'ôter votre châssis durant le jour, je vous conseille de le couvrir d'un sac léger, afin que le soleil ne brûle pas les jeunes plants, trop tendres pour supporter ses rayons. Dès que vous apercevez dans la couche, des mauvaises herbes, arrachez-les aussitôt; tenez votre terre absolument propre; et si votre semis a été trop fort, éclaircissez un peu les plants, au bout de 7 à 8 jours; mais n'éclaircissez qu'autant qu'il est absolument nécessaire, et que la croissance ne peut normalement se faire.

N'oubliez pas qu'il faut aux plants de la chaleur, de l'air, de la lumière, et de la fraîcheur. A vous de savoir leur donner ces quatre choses indispensables à dose voulue; ce que je vous ai dit vous aidera, l'expérience vous apprendra le reste.

3o Différents emplois des couches chaudes, tièdes et froides. — Les couches chaudes servent à élever toutes sortes de plants; tous les légumes que l'on veut avoir de bonne heure. Dans ce pays on peut aussi s'en servir pour repiquer du céleri, ou des choux, des choux fleurs, que l'on a semés en boîtes dans la maison, avant que l'on put travailler dehors.

Cependant je conseille de se servir plutôt pour cela des couches tièdes à chaleur plus douce et plus prolongée; la couche tiède est plus facile à entretenir que la couche chaude, le plant s'y développe moins vite un peu, mais plus régulièrement, avec moins de danger. C'est surtout pour recevoir du plant que l'on veut fortifier que sont faites les couches tièdes. On peut toutefois s'en servir aussi pour les semis.

Les couches froides sont faites pour les graines des légumes que l'on récoltera à l'automne, principalement des choux-fleurs tardifs, des choux d'hiver.

Quand on a retiré les plants de toutes les couches chaudes, froides ou tièdes, on peut utiliser la terre de ces couches pour y semer quelques légumes, ou y planter des melons ou des concombres... Pour cela on enlève le châssis et on ne le remet qu'à l'automne, quand les nuits commencent à fraîchir.

UN ANCIEN JARDINIER.

SEMER A TEMPS

Dans tous les pays où on s'occupe de culture, il est reconnu qu'il faut faire un bon choix de semences pour mettre dans un terrain bien préparé et partout aussi on reconnait l'importance de semer chaque grain dans le temps qui lui convient. L'avoine et l'orge semés trop vite pourraient souffrir beaucoup des gelées du printemps. Aussi on sème ces grains les derniers. Mais combien souvent ces récoltes sont manquées, surtout si les labours doivent être faits à la fin de mai ou en juin; alors la terre se dessèche, et sans pluie il n'y a plus de germination possible.

Il en serait autrement si les terres avaient été labourées l'automne précédent. Naturellement la semence serait faite plus tôt et au aurait chance de conserver l'humidité produite par la gelée. Ne dites pas que les mauvaises herbes auraient alors beau jeu; votre herse les maîtrisera. Si vous parlez de chardons jaunes ou de folle avoine, alors je n'en suis plus, car vous semez en terre non préparée. Ces terres sales ne doivent pas être semées pour faire des récoltes de grains. Vous pourriez y faire pousser avec ces mauvaises herbes des grains que vous couperez en vert, et de ce fait vous nettoyeriez votre terrain; on ne doit pas espérer de récolte de grain là où pousse le chardon ou la folle avoine. Quant au blé, il est en bonne partie semé, et c'était et c'est encore bien le temps de faire ce travail. Mais le plus vite semé sera le meilleur, comme on l'a vu dans le passé.

Si donc vous avez bien préparé votre semence, — vous avez mis en terre des grains de même force de germination, — malgré les gelées, vous aurez dès les premiers beaux jours une levée égale; il n'y aura pas de tiges tardives et malades, et même sans pluie vous aurez raison d'espérer une récolte au moins convenable.

Le sous-sol encore gelé soumis à l'action du soleil développe une vapeur qui donne aux racines l'humidité suffisante pour la croissance des tiges, et une fois que ces dernières sont parvenues à couvrir la terre, une récolte quelconque est assurée, même sans pluie.

Cependant, il ne faudrait pas croire que tout terrain peut ainsi se pourvoir d'humidité; il faut une terre préparée. Les guérêts d'été ont bien pour effet de garder l'humidité, mais le sol bouleversé par la charrue depuis des années, allégé par le manque d'humus, est facilement soulevé par nos grands vents, et de là nos poudreries. Ces terrains ainsi labourés en été, produisent pourtant encore de bonnes récoltes, mais ces rendements diminuent avec le temps. Ces relevages de jardinage et de pâturages sont de beaucoup préférés au guérêt d'été. Il y a tant d'autres préparations du terrain; nous en parlerons plus tard.

Mais ce blé déjà semé ou que vous êtes en frais de semer, ne sera-t-il pas exposé à beaucoup de dangers? Les gelées du printemps peuvent-elles faire dommage? D'abord la semence bien recouverte ne peut pas être atteinte. Mais on a vu, bien souvent, des jeunes pousses de blé rasées par la gelée du printemps, et ceci a été dans le passé une source de dommage réel.

La gelée, dans ce cas, ne fait pas de tort au blé, mais en mettant de nouveau la terre à nu, donne aux mauvaises semences de moutarde, belle dame, etc., une occasion de se développer aux dépens du blé, et si ce dernier en souffre, c'est du fait que les mauvaises herbes lui enlevèrent l'humidité du sous-sol qui n'est pas plus que suffisant en temps de sécheresse. La herse, dans ce cas, rend un service immense.

N.-C. JUTRAS, ptre.

DANS LES "CONCESSIONS"

—Où demeure Michel? demande hâtivement notre conducteur.

—Dans les concessions, répond un solide gars de Saint-Louis du Ha! Ha! avec moins de lenteur dans le geste indicateur que dans la voix.

La voiture tourne rapidement vers le sud, obéissant à l'indication du colon comme un navire obéit à sa boussole. Encore dix minutes et une route presque déserte, bordée de souches qui ont l'air parfois d'une armée rangée en bataille, nous conduit chez Michel. Quelques érables ornent une petite avenue qui ne manque pas de charme.

—Bonjour, Michel! et pendant que quatre enfants nous environnent sans timidité comme sans fanfaronnade, l'époux et l'épouse nous disent leur plaisir de nous voir.

Je vous présente Michel, c'est un vrai défricheur. Du colon il a non seulement l'intelligence et les bras, mais il a surtout le coeur. Il aime la terre parce qu'il a conscience de sa noble mission sociale.

—Vous êtes un bon habitant, maintenant, Michel, avec cinq vaches, 60 arpents de terre ravis à la forêt, et des bâtiments spacieux. Depuis combien de temps êtes-vous sur cette ferme?

—Depuis douze ans.

—Vous n'avez jamais eu trop de misère?

—Si vous entendez par misère, la nécessité de se priver de manger, nous n'avons jamais connu cet état. Avant tout, nous avons tenu une bonne table, et vous voyez, fit notre colon, avec un geste circulaire en montrant ses marmots, vous voyez que pas un d'eux n'a souffert.

—En cela je suis bien de votre avis, ajouta un autre ami; ça coûte toujours moins cher de se bien nourrir.

—Vous aviez un peu d'argent quand vous êtes venu vous établir ici?

—En tout j'avais pour une valeur d'au plus $350. J'ai payé ma terre un peu moins de cent piastres et le reste a servi à me construire ce modeste logis qui maintenant nous sert de cuisine d'été.

—A combien estimez-vous votre propriété maintenant, dit toujours le même dont la curiosité était de plus en plus en éveil.

—J'hésiterais longtemps si l'on m'offrait $3,500 pour tout ce que j'ai acquis jusqu'à ce jour par mon travail et celui de ma femme.

—L'épouse, la colonne... de l'édifice familial, est la digne compagne de son digne époux.

Active, industrieuse et gaie, elle travaille du matin au soir sans se plaindre jamais, en ayant l'air heureuse toujours.

Perdus dans la forêt, à près d'un mille du premier voisin, rien n'a pu troubler leur paix et l'union des premiers jours.

Mon ami revient toujours à la question économique, après s'être tu pour entendre parler cette femme d'habitant, cette fermière modèle.

—Comme ça, Michel, vous avez accru votre bien de dix fois en dix ans.

Je connais bien peu de gens qui en font autant ailleurs. On dira ensuite que la terre ne paie pas. Vous avez bien vécu, comme je vois, vous avez élevé vos enfants, vous les faites instruire et chaque année vous économisez plus de $300. Trouvez un homme de métier, ou même un homme de profession, qui puisse faire beaucoup mieux!

Cet homme était heureux, à l'aise; il travaillait solidement à assurer un bon avenir à ses enfants, et à la patrie, un élargissement de culture.

Un conseil à toutes les âmes tristes de prendre contact avec celle de Michel!

—Extrait des "Premières Semailles", par Georges Bouchard, professeur à l'école d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, P. Q.

UNE TRANSFORMATION

Un bon observateur qui étudie le développement de l'industrie laitière dans la province de Québec nous écrit ce qui suit: M. A. C. a vendu quelques-unes de ses mauvaises vaches en 1915: en 1916 il en a vendu encore cinq autres, les moins bonnes du troupeau. Aujourd'hui il nourrit mieux ses bêtes, il s'est construit un silo et il s'est acheté un bon reproducteur. C'était l'un des plus mauvais laitiers de cette localité; aujourd'hui c'est un des meilleurs.

M. A. C. n'obtenait en 1915 que 3,021 livres de lait par tête sur un troupeau de dix vaches; en 1917 ces dix vaches ont produit 6,246 livres de lait et 236 livres de gras par tête.

Mais comment M. A. C. a-t-il pu connaître les vaches qu'il fallait garder et celles qu'il fallait vendre? La réponse est très simple: il contrôle la production de ses bêtes; il pèse le lait de chaque vache matin et soir chaque dixième jour pendant toute la période de lactation, de sorte qu'il n'y a aucune erreur possible. Il a constaté que la bonne nourriture paye: de même que l'emploi d'un bon reproducteur.

Songez-y! oilà un homme qui de 3,000 livres qu'il obtenait est arrivé à 6,000 livres, c'est-à-dire qu'il a doublé sa production en trois ans; quelle merveilleuse transformatinn! Voilà au moins de quoi sûrement encourager un cultivateur: le travail qui rapporte plus, l'argent qui rentre mieux, une maison mieux tenue et plus de services rendus à l'humanité.

Pourrais-je en faire autant? Mais oui, tout le monde peut en faire autant! Ecrivez au commissaire de l'Industrie laitière, Ottawa, pour avoir des feuilles de lait; elles ne coûtent rien; mettez-vous à peser immédiatement dès que la première vache vêle.

C. F. W.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

Mardi soir, 9 avril

No 1 Nord déchargé	$2.21
No 2 Nord déchargé	2.18
No 3 Nord déchargé	2.15
No 4 Nord déchargé	2.08
No 5 Nord déchargé	1.96
No 6 Nord déchargé	1.87
Fourrage, déchargé	1.70
No 1 Nord "Tough"	2.15
No 2 Nord "Tough"	2.12
No 3 Nord "Tough"	2.07
No 4 Nord "Tough"	2.02
No 5 Nord "Tough"	1.90
No 6 Nord "Tough"	1.82
Fourrage, "Tough"	1.65
No 1 Nord rejeté	2.11
No 2 Nord rejeté	2.08
No 3 Nord rejeté	2.03
No 4 Nord rejeté	1.94
No 1 Nord "Smutty"	2.12
No 3 Nord "Smutty"	2.05
No 2 Nord "Smutty"	2.09

AVOINE

2 C. W., déchargé	$ .91¾
3 C. W., déchargé	.87¾
Extra 1 four., déchargé	.86¼
No 1 fourrage, déchargé	.80¾
No 2 fourrage, déchargé	.80¾

ORGE

No 3 C. W.	$1.65
No 4 C. W.	1.60

LIN

1 N. W. C., déchargé	$3.84
1 C. W., déchargé	3.79
3 C. W., déchargé	3.61
Rejeté	3.61

SEIGLE

2 C. W.	$2.60

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

"Inspecté" veut dire inspecté par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—	
Excellent	$11.00 à $12.25
Choix	$10.75 à $11.25
Bon	$9.50 à $11.00
Choix, "feeders"	$8.00 à $8.75
Bon	$7.00 à $7.50
Choix "stockers"	$7.75 à $8.25
Ordinaires "stockers"	$6.00 à $6.50
"Bulls".—	
Excellents	$8.00 à $8.50
Bons	$7.00 à $7.50
Légers	$5.50 à $6.25
"Oxen".—	
Excellents	$8.00 à $9.00
Bons	$7.00 à $7.50
Ordinaires	$6.00 à $6.50
Vaches.—	
Excellents	$8.75 à $10.50
Choix	$8.00 à $8.50
Bons	$7.50 à $8.00
"Cutters"	$5.00 à $6.00
"Canners"	$4.00 à $5.25
Taures.—	
Excellents	$10.00 à $11.00
Choix	$8.50 à $9.00
Bons	$7.25 à $8.00
De choix 'Stockers'	$8.00 à $8.75
Ordinaires 'Stockers'	$6.00 à $6.50
Cochons.—	
Choix	$21.00
Légers (110 à 140 livres)	$16.00 à $18.00
Légers (110 et moins)	$12.00
Lourds, Choix	$17.00 à $18.00
Truies	$15.00 à $16.50
Moutons.—	
Agneaux	$15.00 à $17.50
Moutons	$12.00 à $12.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—	
Du marchand de gros au détailleur à Winnipeg	
Frais pondus	$ 36
Prix au fermier	30
Beurre.—	
Crêmerie	$ 45
De ferme	34
Viandes—	
Boeuf	$ 18½
Veau	17
Mouton	26½
Porc	27
Bacon, Flanc	42
Pouler	35
Poule	28½
Canards	25
Oies	25
Gruau—	
Sac de 80 livres	$5.55
Farine—	
Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.	
Five Roses. Sac de 98 liv.	$5.25
Five Roses. 2 de 49 liv.	$5.30
Five Roses. 4 de 24 liv.	$5.45
Purity. Sac de 98 liv.	$5.25
Purity. 2 de 49 livres	$5.30
Purity. 4 de 24 livres	$5.45
Royal Household. 98 livres	$5.25
Royal Household. 2 de 49 liv.	$5.30
Royal Household. 4 de 24 liv.	$5.45
Alimentation—	
(Prix des meuneries.)	
Avoine. La tonne	$58.00
Seigle. Le sac	$5.50

	Son	Gru
Winnipeg	$30.80	$35.80
Portage	$30.80	$35.80
Brandon	$30.00	$35.00

Ces prix sont ceux du gru et du son en sac. Libre, c'est $6.00 de moins la tonne.

Sucre—	
Granulé, Extra	$9.35

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boîte de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Légumes—	
Patates du Manitoba	.90 à $1.10
Foin—	
"Timothy" No 1	$24
"Timothy" No 2	$22
"Red Top" No 1	$20
"Red Top" No 2	$18

QUELQUES BONS RESULTATS

Voici deux relevés de troupeaux obtenus en 1917 et qui méritent d'être soigneusement notés. C'est d'abord un troupeau du voisinage d'Oxford Mills, Ont., qui a une production moyenne de 9,008 livres de lait et 281 livres de gras. C'est là une augmentation sur 1917 de 4,097 livres de lait et 114 livres de gras, — beaucoup plus du double. Comment est-on arrivé à ce résultat? En réformant les mauvaises vaches et en prenant un meilleur soin de celles qui restaient. Une vache de ce troupeau a donné autant de lait que deux des meilleures vaches n'en donnaient l'année précédente, simplement parce qu'elle a été mieux nourrie et mieux soignée.

Le deuxième troupeau, composé de six vaches, avait à son actif une production de 11,218 livres de lait et 369 livres de gras. C'est une augmentation de 6,338 livres de lait et 199 livres de gras sur les chiffres de 1915, soit près du double. Ici encore, c'est aux bons soins, à la bonne nourriture et à l'emploi d'un bon taureau que l'on doit ces résultats. Une vache de ce troupeau avait donné 8,817 livres de lait en 1915; en 1916 elle en a produit 19,000 livres. Elle a pris une place élevée à l'exposition d'hiver d'Ottawa. Dira-t-on encore que le contrôle de la production n'est pas avantageux?

Sachez donc ce que font vos vaches, afin de voir ce que vous pouvez en obtenir. Vous avez gros à y gagner. Ecrivez au service de l'industrie laitière pour demander des feuilles de lait. Elles ne coûtent rien. Contrôlez la production du troupeau. Voyez à ce que vos bonnes vaches rapportent. Votre travail deviendra plus intéressant et vous rapportera plus.

TOUT LE MONDE SATISFAIT DU DEBAT

Les unionistes se sont donné la satisfaction d'accuser tous et un chacun d'une situation dont ils sont les premiers responsables et l'opposition a fait plusieurs bonnes ripostes. — Le député de Lotbinière a fait preuve de valeur.

Ottawa, 6. — Les journaux locaux expriment ce matin leur satisfaction de ce que le débat sur les troubles de Québec ait eu lieu et qu'il n'ait été marqué par aucun incident désagréable. On a ainsi, disent-ils, donné libre cours à un désir marqué du public et les nerfs sont soulagés de part et d'autres.

Les unionistes, en effet, se sont donné la satisfaction d'accuser tout le monde d'une situation dont ils sont les premiers coupables; et de son côté l'opposition a fait quelques bonnes ripostes, dont plusieurs resteront accrochées dans l'esprit du jury, c'est-à-dire du grand public. Parmi celles-ci on peut compter les révélations de sir Wilfrid Laurier sur la réputation des deux policiers de Québec, cause du soulèvement, et de MM. Power et Cannon sur les causes officielles de l'intervention d'Armand Lavergne. Celui-ci se trouve vengé des reniements et des attaques sournoises de ces derniers temps et retrouve devant les honnêtes gens un prestige agrandi par l'effort courageux en même temps qu'habilement conduit qu'il a accepté de faire au milieu de circonstances excessivement délicates et dangereuses. C'est M. Power qui a le premier précisé comment les choses se sont passées, l'entrevue avec les généraux Lessard et Landry, etc. A un moment donné, pendant le discours de M. Power, le gouvernement est devenu tellement embarrassé que les reniements à l'endroit de M. Machin arrivaient d'un ministre après l'autre, tellement que sir Sam Hughes en a eu un haut-le-coeur.

—Allons, a-t-il dit, tâchez de ne pas renier Machin.

Là-dessus, M. Doherty, qui venait de protester fièrement que cet homme était pas son représentant, a admis qu'il est l'un des quatre membres de son conseil du service militaire, avec M. Loranger, et MM. Moss et Biggar. Les faits sont donc rétablis sur ce point d'histoire, et ce n'est pas le gouvernement qui en sort à son avantage électoral. Il eût tout autant valu pour lui l'admettre franchement que de donner le spectacle de chercher à se débarrasser en public de la tunique de Nessus, dont il ne reste pas moins définitivement affublé.

Un autre résultat du grand débat a été de fournir à quelques nouveaux députés français l'occasion de se produire, et c'est avec satisfaction que l'on peut dire que tous s'en sont bien tirés, chacun dans la mesure de ses dons oratoires ou de son information générale. M. Georges Parent a donné plusieurs précisions utiles sur les faits de Québec auxquels il s'est trouvé mêlé, ayant été arrêté par un officier à la tête de deux cents hommes au moment où il se rendait paisiblement chez lui, au sortir d'une église, à dix heures du soir et se trouvait pour le moment dans une rue déserte de la Haute-Ville. Du reste, il est admis maintenant de tout le monde que de grandes erreurs de jugement ont été commises à Québec par les autorités militaires et que toute la faute n'est pas du côté des quelques jeunes gens excités qui se sont laissés entraîner par des meneurs mystérieux, étrangers à la ville.

M. MacKie a parlé en anglais, mais on assure qu'il s'exprime en français avec autant de facilité. C'est un jeune homme robuste, court et massif, doué d'un talent de parole appréciable et d'une bonne culture générale. Il a philosophé, selon le verdict des journaux anglais de ce matin, et il a été amusant à un moment donné d'assister au petit duel verbal qu'il a eu avec le capitaine Read, sur ce qui est ou n'est pas la véritable démocratie. M. Mackie sera désormais écouté avec attention par la Chambre, au moins pour le talent avec lequel il présentera des idées malheureusement circonscrites par un esprit de parti bien défini. Il en sera un peu de même pour M. Lucien Cannon, qui a monté du coup cette nuit au rang des debaters de grandes occasions, par la facilité de sa parole et le don de faire ressortir l'argument ou le mot décisifs. Il n'exprime pas beaucoup de pensées neuves ou personnelles, mais il présente bien ce qu'il a dans so nassortiment, et son défilé de raisons lointaines des troubles de Québec a formé un réquisitoire à peu près irrésistible. Il se classe dans ces politiciens incapables de mais pouvant à l'occasion rendre de bons services aux bonnes causes, quitte à faire le même effort dépasser une certaine attitude, le lendemain en faveur d'une autre moins recommandable. Mais en bien ou en mal, il fera toujours parler de lui dans une réunion comme celle du parlement, bien faite pour lui comme il est fait pour elle, ce qui n'est pas tout à fait un compliment ni pour l'un ni pour l'autre.

Le discours de M. Vien

Le discours de M. Thomas Vien, de Lotbinière, a constitué l'une des plus belles pièces du banquet oratoire. Ce "jeune homme blond, à moustache et aux traits réguliers sans fatuité" dont il a déjà été parlé brièvement dans le "Devoir", s'exprime en un anglais très correct, d'une voix dont le volume étonne, et surtout, il est l'un des rares orateurs de la Chambre qui pensent réellement à quelque chose. C'est un esprit réfléchi et un cerveau meublé, servi par une nature instinctivement droite et élevée. Il n'est pas le seul du genre en Chambre, mais nous ne parlons pas des autres pour le moment.

En tout cas, M. Vien a tenu la droite étonnée, stupéfaite même, pendant plus d'une heure, tout simplement parce qu'il parlait avec une entière franchise, qualité qui n'a rien de parlementaire, comme on sait. Il disait tout tranquillement, par exemple, que "le Canada a assez fait pour la guerre, et que nous devrions maintenant laisser le tour aux Etats-Unis cent fois plus riches et puissants que nous. Les Anglo-Canadiens n'en croyaient pas leurs oreilles; et M. H.-B. Morphy devait dire plus tard qu'il n'a jamais entendu déclaration plus "pusillanimous".

N'est-il pas vrai, a demandé M. Vien que la France a passé une partie de son front à l'Angleterre, laquelle à son tour en a confié une partie au Canada? Eh bien, pourquoi alors le Canada ne se ferait-il pas aider maintenant par les Etats-Unis?

Il n'y a pas plus de honte pour nous à faire cela que pour les autres pays, qui, au surplus, sont directement intéressés dans cette guerre, ce qui n'est pas notre cas. N'oublions pas que chaque soldat canadien que nous envoyons, c'est un soldat américain que nous empêchons de traverser.

Cet argument familier et cent fois répété ailleurs a pris la droite par surprise, car nous croyons que jusqu'ici aucun politicien n'avait eu le courage de s'en servir en Chambre. Le nouveau député de Lotbinière a fait passer un courant d'air frais dans l'atmosphère parlementaire, et il sera intéressant de suivre ses futures paroles. Il s'est révélé quelqu'un, il reste à voir si la contrariété visible qu'en ont ressentie quelques-uns de ses collègues libéraux réussira lui faire perdre son cachet distinctif et personnel.

M. Danjou, de Rimouski, plus ardent mais plus jeune de caractère et moins prêt à aller au fond des questions complexes, a aussi fait du bon début. Celui-là aussi est animé d'intentions droites, et sera par conséquent en butte, s'il ne l'est déjà, aux brimades plus ou moins amicales des partisans avant tout. Il y a du pathétique dans le cas des jeunes gens de bonne foi qui sont arrivés ici se croyant Canadiens avant tout, et sur qui une machine à broyer implacable a déjà commencé son travail d'assimilation au libéralisme exclusif et dominateur.

On a passé la soirée à vitupérer contre le "Devoir" et son directeur, à droite, mais il était aisé de voir que personne ne croyait sérieusement aux menaces de suppression et d'arrestation que l'on portait. La raison en est peut-être que pas un de ceux qui les accusent n'a jamais lu dans le texte un mot de ce dont ils se plaignent, ignorance qui les rend un peu incertains de la valeur de leur accusations. Sam Hughes est plus pressé en affaires, pour sa part plutôt que de tant réfléchir, lorsqu'il se demande la raison de l'indifférence québecoise à ses appels à l'enrôlement, il accuse tout bonnement la "Main cachée" de quelque influence religioso-intrigante. Nous croyons que sir Sam a trop fréquenté les cinémas dernièrement, et que son imagination est surexcitée.

M. H.-B. Morphy a fait une tirade patriotique: "Ce n'est pas le moment de discuter lorsque ma liberté est menacée" (my liberty is in jeopardy). Le député de Perth s'exagère le danger; il n'est pas encore ramolli au point d'être exposé à être interdit ou interné par les siens. Il nous a appris incidemment quelle est la devise, le "**Magnificent motto**" des orangistes: "**Fear God, be true to the king, honor the order**" and hate all the others, a complété à mi-voix un journaliste.

LES PERTES ALLEMANDES

Elles sont deux fois plus grandes que les pertes anglaises, dit le général Maurice. — Les rapports boches sont exagérés.

Londres, 5. — Le Major-général F.-B. Maurice, directeur des opérations militaires au ministère de la Guerre, a déclaré qu'il est hors de doute que les pertes allemandes au cours de la dernière offensive, ont été de beaucoup plus considérables que les nôtres.

"Ludendorff prépare le peuple pour une autre boucherie plus grande encore. L'ennemi a été forcé de retirer 40 divisions. Les pertes anglaises sont de moins de la moitié de celle des Allemands.

"Depuis Arras jusqu'à l'Oise, tout est tranquille. On ne doit pas croire cependant que les opérations sont terminées. Cette offensive a été faite beaucoup plus à bonne heure que celle de 1917. La saison favorable aux campagnes ne fait que commencer."

Le rapport allemand dit que sur une rive de la Somme, les Allemands ont capturé un nombre considérable de canons. Le nombre indiqué dans ce rapport surpasse le nombre de canons que nous avions sur ce front.

Le général Maurice ajouta que tout indique une prochaine offensive autrichienne sur le front italien. On ne doit pas s'étonner de cela.

Les Allemands sont en nombre considérable des deux côtés de la Somme. Ils sont dans une condition assez précaire, surtout au nord de la Somme.

Pendant ce temps, nous continuons à bombarder avec une grande violence les positions boches. Notre bombardement est très effectif.

L'EPOQUE DE LA PNEUMONIE

Il est nécessaire de mettre sur leurs gardes ceux qui sont enclins à faire fi des dangers de ce temps très propice à la pneumonie. Si vous libérez votre organisme des poisons accumulés dans votre estomac et vos intestins, si vous obligez vos intestins à fonctionner régulièrement, votre organisme sera en état de résister à une attaque au lieu d'y succomber. L'Elixir Américain de Vin Amer de Triner nettoient l'estomac de façon parfaite et sans causer la moindre douleur. Ce remède agréable est sans rival dans les cas de constipation, d'indigestion, de maux de tête, de nervosité, de débilité générale, etc. Prix, $1.50. Chez les pharmaciens. Le liniment de Triner soulage promptement et rapidement dans les cas de rhumatisme, de neuralgie, de lumbago, de foulures, de contusions, d'inflammations, etc. Démontrez-vous ce que tant d'autres se sont démontré. Prix, 70 sous. Joseph Triner, chimiste fabricant, 1333-1343 S. Ashland Ave, Chicago, Ill.

PETITES ANNONCES

Tarif : 1 sou par mot. Minimum : 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

On demande une sténographe capable d'écrire le français et l'anglais correctement. S'adresser à **312 Edifice McIntyre, Winnipeg, Man.**

A vendre.—Taureau Ayrshire, enregistré. 3 ans. S'adresser à **O. Cinq-Mars, Saint-Pierre-Jolys, Man.**

On demande une maîtresse ou un maître qui aurait un certificat de 2me ou 3me classe, pour enseigner au district de Dumoulin, No 1697. S'adresser à **A. Gauthier, Fisher Branch, Man.**

Les animaux sont la mine d'or du fermier. Qui désire acheter une demi-section de terre, propre à l'industrie laitière ou à l'élevage des animaux? Tout proche du marché de Winnipeg. Bien bâtie, clôturée, avec puits qui coule. A quelques pas de l'école, 3 milles de l'Eglise et de la gare du chemin de fer. Prix des plus bas. S'adresser à la **Liberté**. Qu'on se hâte car les terres s'enlèvent vite.

A vendre ou à échanger pour du stock de ferme, un magasin d'épiceries très achalandé et très bien situé dans SaintBoniface. S'adresser à **J.-B. André, 72 rue Hamel, Saint-Boniface.**

A vendre. — Bonne terre à vendre, propre à toutes les cultures, sise à Piney, Manitoba, à 3 milles de la gare. 160 acres dont 80 acres sont clairs: 20 acres en mil. Bonparc et clôture en broché. La balance aisé à faire. Maison et écurie. $12 l'acre. S'adresser à **Léon Guérin, Saint-Charles, Man.**

Propriété à vendre. — Boutique de forge bien outillée, avec bonne maison. S'adresser à **Edouard Lacombe, LaSalle, Man.**

Ménagère. — On préférerait de langue française. Pour un prêtre américain du Dakota Nord. Maison moderne. Gages: $20 par mois. S'adresser: **Casier 3151.**

A louer. — Immédiatement pour 3 ou 5 ans: pâturage et prairies à foin, capables de nourrir plus de 100 bêtes à cornes. Bonne maison et bâtisses. Installation pour moutons. Le tout clôturé et bordé par le lac Pannam, à 20 milles au nord de Quill Lake, Sask. S'adresser à **François Dubreuil, Haywood, Manitoba.**

A vendre. — Piano en bonne condition. S'adresser à **62 rue Ritchot, Saint-Boniface, Man.**

SAINT-VITAL OUEST

Vendredi prochain, le 12 courant, à 8 heures, les "Victory Kiddies" ou "Juveniles", qui ont eu un grand succès partout où ils sont allés, donneront, dans l'école de Saint-Vital, un grand concert au bénéfice des oeuvres de la paroisse. Parents et enfants sont particulièrement invités à cette intéressante représentation, qui sera tout à la fois une agréable récréation et une leçon de formation.



Venez donc en grand nombre, non seulement applaudir ces chers enfants, mais les encourager par votre présence dans leurs louables efforts pour une bonne cause. Adultes, 25 sous; enfants, 10 sous.

• • •

Ne pas se sentir bien, est un état dont beaucoup se plaignent; c'est ordinairement le symptôme d'un désordre général du système qui peut tourner en maladie sérieuse et dangereuse si on n'y remédie pas. Mme Peter Ehl d'Humboldt, Sask., était dans cette condition pendant plusieurs années. Son expérience, en améliorant cet état de santé, peut être de quelqu'intérêt à nos nombreux lecteurs. Elle nous écrit ainsi: "Pendant plusieurs années je ne me sentais pas bien; de temps à autre j'éprouvais des étourdissements suivis de vomissements. Cela m'affaiblissait souvent pendant trois ou quatre jours, au point qu'il me fallait garder le lit. Un de mes voisins me conseilla d'essayer le Novoro du Dr Pierre, ce que je fis. Grâce à Dieu, je puis déclarer que depuis huit mois je me porte à merveille; je garderai toujours ce remède dans notre maison." Le Novoro du Dr Pierre est un vieux remède herbeux, bien connu. Il n'est pas vendu dans les pharmacies, mais directement distribué au public, exempt de tout droit de douane, par Dr Peter Fahrney & Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

SACRE-COEUR

Mercredi le 17, dans la salle du Sacré-Coeur, les Enfants de Marie de la paroisse interpréteront le drame émouvant et patriotique: "Le Coeur de Suzel", drame racontant une épisode de la guerre de 1870, où une alsacienne se dévoue pour sauver la France, drame qui parle au coeur et qui est, dans le présent, d'une vibrante actualité.

En plus, les demoiselles interpréteront la désopilante comédie: "Le Cordon Bleu Mélomane".

Comme entr'actes: Mlles Marion O'Neil et Annette Dostert: un choeur de chant, "La vision de Jeanne d'Arc", par la chorale des Enfants de Marie.

Dimanche après-midi, il y aura une matinée pour les enfants, à 2 heures et demie.

• • • •

Baptêmes

Henri-Lionel-René fils de Joseph-Pierre Tremblay et de Eugénie Dupuy. Parrain et marraine: Henri Olivier et Maria Dupuy.

Marie-Lorraine-Hélène, fille de G. Laleune et de Bernadette Laurence. Parrain et marraine: M. et Mme G. Laleune.

• • •

Malgré une erreur d'impression, dans le journal de la semaine dernière, annonçant la reprise des parties de cartes pour le 9 octobre, l'assistance de mardi soir a été assez nombreuse pour en faire une réunion, en tous points, charmante.

Les premiers prix ont été gagnés par Mme O. Grant et M. Al. Aubert, et ceux de consolation par Mme Reynolds et M. Zaiffetin.

Les prix de la série seront donnés mardi prochain 16 avril, où le programme musical, cette fois, sera exécuté à la satisfaction générale.

LA FIERTE

Une nouvelle étude du Père Louis Lalande

L'**Action française**, qui célèbre par un regain d'activité son deuxième anniversaire, inaugure par la publication de **la Fierté**, (la grande conférence prononcée sous ses auspices, le 23 janvier, par le R. P. Louis Lalande, S.J.), sa **Bibliothèque**. Elle désigne sous ce nom une série d'études, d'étendue trop considérable pour la revue, qui paraîtront à intervalles inégaux dans le format et sous les couleurs de l'**Action française.**

La Fierté est accompagnée d'extraits des discours prononcés à cette même séance du 23 janvier, par MM. l'abbé Groulx et Montpetit. Le tout forme une élégante brochure de vingt-huit pages, sur papier fort.

La Fierté, qui porte comme premier titre **Une soirée d'action française,** se vend 10 sous l'unité, **$1** la douzaine, $8 le cent, $70 le mille, frais de port en plus. Il faut adresser les commandes au secrétariat de la Ligue des Droits du français, bureau 32, Immeuble de la **Sauvegarde,** Montréal.

Cinq mille exemplaires ont déjà été vendus.

Note.—Un arrangement spécial permet à la **Liberté** de vendre **la Fierté,** dix sous l'exemplaire, franc de port.

EN VOYAGE

MM. Thomas Ryan et Geo. Maecker sont partis lundi soir pour un voyage d'achats à Toronto, Montréal, New-York et autres villes de l'Est.

RETOUR DE FRANCE

M. Pierre Desgagné est arrivé dimanche, le 30 mars, après avoir passé un an en France, où il a servi dans le 230me Forestiers. Avant de revenir au pays, il a poussé une pointe vers l'Ecosse, où il a vu ses deux fils, Emile et Georges, qui servent aussi comme Forestiers.

3,895 HOMMES ARRETES

En vertu de la Loi du Service Militaire

Ottawa, 4. — Le général Mewburn déclare que les 3,895 hommes arrêtés en vertu de la loi du service militaire, se répartissent comme suit: Par districts: No 1, 295: No 2, 471; No 3, 507; No 4, 710: No 5, 108; No 6, 992; No 7, 105; No 10, 447; No 11, 378; No 12, 105; No 13, 177.

UNE DECLARATION DU GENERAL FOCH

On peut regarder l'avenir avec tranquillité et même nourrir les plus glorieux espoirs.

Paris, 5. — "Nous pouvons regarder l'avenir avec tranquillité", a déclaré le général Foch, à René Renoult, président du comité de l'armée, qui accompagnait le premier ministre Clémenceau au front, il y a quelques jours.

Le fameux général a même ajouté que l'on pouvait nourrir les plus glorieux espoirs.

CE QUE DISENT LES ALLEMANDS

Berlin, 6. — Une communication officielle d'Allemagne, reçue aujourd'hui, annonce que les Allemands ont fait 90,000 prisoniers et capturé 1,300 canons dans leur offensive de l'ouest, jusqu'à présent. La communication ajoute que les Allemands ont remporté des succès jeudi, au sud de la Somme et des deux côtés de Moreuil, et que les réserves françaises et anglaises ont été repoussées dans de violents assauts.

Voici le texte du bulletin officiel allemand, publié ce matin: "Il y a eu des duels d'artillerie et des engagements d'infanterie locaux sur les deux côtés de la Somme. De fortes contre-attaques françaises ont été faites, sans succès, sur le côté ouest de la rivière Avre. L'artillerie a été très active devant Verdun."

MESSAGE D'ESPOIR DU GENERAL FOCH

Londres, 6. — Le général Foch a envoyé de ses quartiers généraux le message suivant:

"Tout va bien. Le Boche, puisqu'il faut l'appeler par son nom, a été définitivement arrêté. Son avance est arrêtée depuis le 30 mars.

"C'est aujourd'hui le 4 avril. Il est donc clair que la poussée ennemie est arrêtée. La vague est venue mourir sur le rivage; évidemment parce qu'elle a rencontré un obstacle qu'elle ne pouvait surmonter. On ne peut dire encore quel sera le résultat de ce succès. L'avenir le dira."

Le général Foch souhaite ensuite beaucoup de succès aux correspondants de guerre auxquels il s'adresse. Il parle avec un sang-froid et une confiance absolus. Dans toute sa démarche, dans toutes ses manières, on voit que c'est un homem actif, puissant, à la hauteur de la tâche qui lui a été confiée.

"CZERNIN A MENTI"

Paris, 5. — "Czernin a menti!" C'est en ces termes que Clémenceau a répondu à ceux qui lui firent part de la déclaration de Czernin, à savoir que lui Clémenceau aurait fait des propositions de paix à l'Autriche-Hongrie et qu'il aurait demandé sur quelles bases se feraient ces négociations de paix.

Clémenceau a appris cette déclaration de Czernin en revenant d'une visite au front.

ARRESTATIONS SENSATIONNELLES

Deux agitateurs, les frères Mercier, sont arrêtés à Trois-Rivières.

Trois-Rivières, 5. — Deux arrestations sensationnelles ont été opérées par les agents de la Police Fédérale, hier, à l'arrivée du train de Québec.

Deux frères, les nommés Léo et Alfred Mercier, tous deux briquetiers de profession, ont été mis en état d'arrestation pour avoir troublé la paix et avoir proféré des paroles séditieuses dans un endroit public.

Les deux frères Mercier se rendaient, disaient-ils, à Grand'Mère et Shawinigan, où ils devaient essayer de soulever les personnes à la gare, et voyant qu'il ne réussissaient pas, les frères Mercier s'attaquèrent à l'agent de la Police Fédérale, mais celui-ci reçut l'aide de son collègue et les deux frères furent mis dans l'impossibilité de nuire.

Quelques instants plus tard ils étaient écroués dans les cellules du poste de police.

Ils comparaîtront devant le Magistrat aujourd'hui.

PRES D'UN MILLION ET DEMI

C'est ce que coûte jusqu'à date l'administration de la loi militaire, et 362 juges d'exemption ne sont pas encore payés.

Ottawa, 5. — 362 juges de tribunaux d'exemption n'ont pas encore été payés.

Jusqu'à date, l'administration de la loi du service Militaire a coûté $1,424,785.15.

Six avocats, payés chacun $70 les uns, et les autres $84 par semaine, aident le juge Duff à disposer des appels en dernière instance.

LES AGENTS DE LA POLICE FEDERALE

Montréal, 5. — Il y aura des changements dans la façon de procéder chez les agents de la police fédérale. L'inspecteur Bélanger a eu une longue entrevue hier avec le lieut.-col. Machin, à ce sujet.

Tous les agents de la police fédérale qui faisaient des levées à Sherbrooke ont été rappelés à Montréal: il en est de même des autres agents opérant dans d'autres lieux du district.

• • •

Sherbrooke, 5. — Les policiers militaires qui opéraient à Sherbrooke depuis quelque temps, ont été rappelés à Montréal par un ordre bref qui ne donne aucune explication. On croit cependant que les autorités en sont venus à cette décision à cause du ressentiment qui se manifeste par tout le Canada contre les policiers du Dominion dont les actions ont été vivement critiquées en certains quartiers de notre ville. Il est probable, croit-on, qu'ils recommenceront leur travail lorsque l'opinion publique se sera calmée.

CLUB "LE CANADA"

En l'absence de M. V.-R. Ogier, en ce moment à Montréal, le Club est géré par M. Joseph Lamarre. La salle à manger maintient sa bonne renommée.

• • •

La causerie du quatrième dimanche d'avril sera donnée par M. A.-H. de Trémaudan. Sujet: "La Patrie Canadienne". Programme musical de circonstance.

Can Franc.